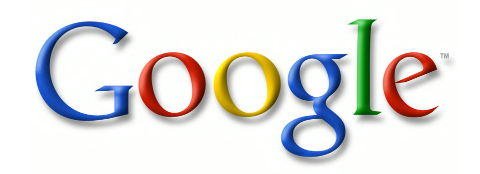
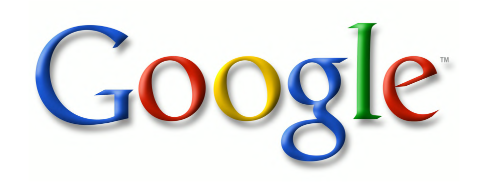
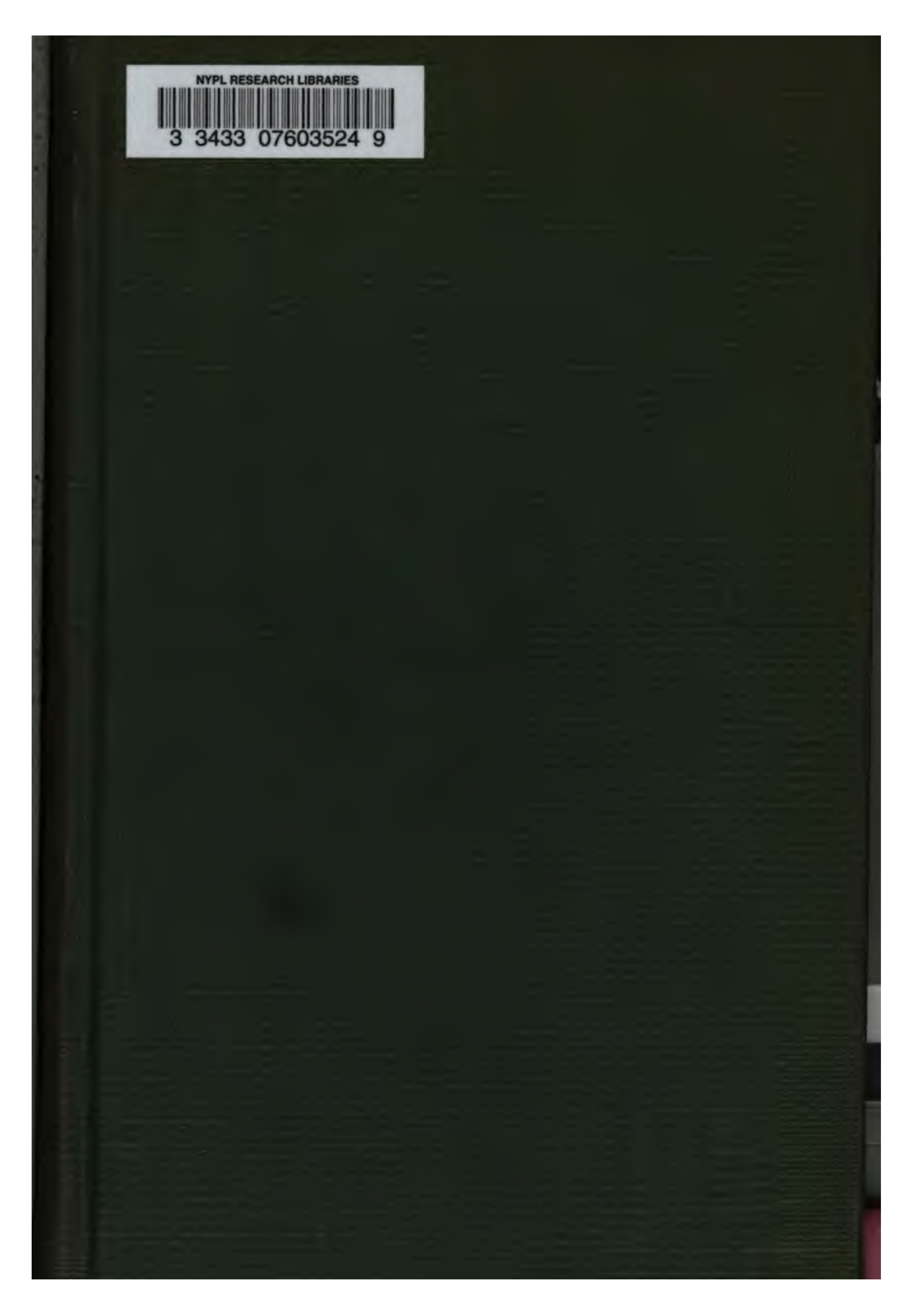






NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07603524 9





RIEN—OU MOI!

POÉSIES NOUVELLES

DE

M. TULLIUS ST. CÉRAN.

Nature! se peut-il qu'en les plis de mon cœur
Alors que pour le beau tu versas tant d'ardeur,
Et l'entraînant besoin parfois de le décrire,
Tu ne m'aurais donné qu'un impuissant délire?

T. ST.-CERAN.

Prix—$5; l'impression et la reliûre de cet ouvrage, malgré son exiguïté, ayant coûté $1000 à l'auteur.

NLLE.-ORLEANS.
DE L'IMPRIMERIE DE GASTON BRUSLE.

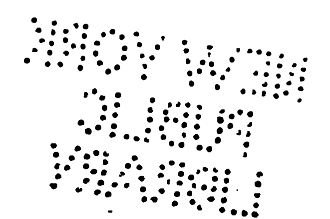
1837.

AUX HOMMES DE LETTRES IGNORÉS

Dont la pénurie pécuniaire s'oppose à la publication de leurs œuvres.

O vous qui possédez la seule noblesse (après la vertu) dont on puisse encore être fier et jaloux, et qui, faute d'un faible subside de la Fortune, n'en pouvez dérouler les titres glorieux aux regards étonnés de votre siècle et de la postérité! hommes de génie, de toutes les nations, que l'amour de la liberté et le désir des progrès de l'humanité enflamment ! vous qui êtes les seuls "envoyés de Dieu auprès de ces peuples malheureux" qui gémissent encore dans les ténèbres et l'esclavage ! venez parmi nous ! par un noble mouvement spontané et unanime de nos cent mille cœurs, mes concitoyens et moi nous vous aplanirons largement l'unique voie qui vous manque pour accomplir votre grande mission sur la terre, et marcher peut-être à une glorieuse immortalité !

T. St.-Ceran.



PRÉFACE.

> Je crois avoir dit qu'une préface était un ouvrage d'orgueil ; je le répète volontiers. Orgueil innocent au reste, et presque digne d'une tendre compassion, que celui qui se fonde sur le bruit d'un petit livre, et qui dure tout juste le tems de l'escorter du magasin sous le pilon, en attendant qu'il subisse une nouvelle métamorphose dans les moules du cartonnier !
>
> CHARLES NODIER.

J'avais sérieusement promis à moi-même, avant qu'un cercueil m'étreignît de ses ais, de donner à mon pays un volume de poésies dont il pût enfin s'enorgueillir. Grâce au sentiment de bienveillance et de patriotisme qui distingue mes concitoyens, je puis une seconde fois me présenter dans l'arène littéraire pour réaliser peut-être mon entreprise, et saisir ma victoire. Dans le motif élevé qui a encore porté mes compatriotes à contribuer à la publication de mes nouvelles productions, ils trouveront assez la rémunération qui leur est justement acquise pour le patronage qu'ils sont toujours si prompts à m'accorder, sans que je sois réduit à leur en témoigner encore ma reconnaissance par le vain secours de la parole, qui rend toujours si faiblement les puissantes émotions du cœur. Pourquoi me le

tairais-je ? l'œuvre que je leur offre aujourd'hui, conjointement avec ce beau sentiment national qui les anime, pourra peut être seule m'aider à m'acquitter envers eux : mon ovation sera la leur : Louisianais, si j'acquiers jamais quelque gloire, cette gloire ne doit elle pas se refléter sur les Louisianais ?

Rousseau a dit avec raison qu'il n'est rien de plus absurde que cette maxime de Larochefoucault : "L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu." Je pense comme Rousseau que c'est pour deshonorer les enseignes de la vertu que le vice les arbore ; "comme le fripon de valet qui, pour voler, se revêt de l'habit de son maître." Je ne serai donc pas hypocrite, et, à l'exemple de ces auteurs dissimulés qui, convaincus de leur mérite, nous viennent solliciter notre indulgence pour des ouvrages qu'ils savent parfaitement être leurs chefs-d'œuvre, je ne dirai pas aujourd'hui au public de vouloir bien ne pas juger trop sévèrement le volume que je lui présente : plût à Dieu que quelque critique éclairé le voulût faire avec conscience et équité, et sans haine surtout pour tout ce qui porte le nom de Louisianais ; alors, peut-être, sortirais-je enfin de ce *clair-obscur* littéraire où je me trouve plongé depuis si longtems, plus cruel mille fois pour moi, comme je l'ai dit ailleurs, que les ténèbres ou le néant, et qui m'a fait intituler ces poésies Rien–ou Moi !—Plût à Dieu qu'un plus grand poète que moi, un homme qui, en faveur d'une haute pensée ou des sentimens les plus exquis et incandescents de l'amc, ne remarque jamais la suppression d'une virgule, ou un vers parfois raboteux, mais pondérant, un auteur enfin qui, lui-même, ait donné dans quelque bon ouvrage, des preuves non équivoques de son goût et de son génie, voulût, je le répète, se charger de critiquer mes nouvelles productions ; on me verrait peut-être un jour grandir par les leçons d'un pareil maître ! il ne dirait pas, lui, que les feux ne luisent point, et que le verbe luire ne se peut ap-



pliquer qu'au seul cirage anglais. O Hugo ! O Nodier ! que n'avez-vous vu les remarques du *savant correspondant* du COURRIER DES ETATS-UNIS ?

Mais revenons à mes poésies et au titre que je leur ai choisi. Rien-ou Moi ! c'est littérairement parlant le

To be, or not to be &c. . . . .

de Shakspeare. En effet, comme poète, il faut que je cesse d'être, ou que je sois moi-même dans toute mon apogée ; c'est-à-dire, comme beaucoup d'hommes (sans être écrivains) sont à leurs propres yeux, lorsqu'ils se contemplent intérieurement.* Cette fois, il faut que mon langage cesse de n'être que "l'ombre de ma pensée" et qu'il peigne si bien mes sensations, qu'il soit comme le miroir de mon cœur, qu'il doit offrir palpitant, dans tous ses traits et dans toutes ses inspirations, au regard scrutateur et exigeant du lecteur.

La Gloire! Il faudra bien qu'elle finisse pourtant par m'écouter cette coquette si obstinée, lorsque je la courtise toujours en galant homme; lorsque, pour la séduire, je n'emploie jamais ni ruse ni plagiat. Si je suis *pauvre*, au moins suis-je resté aussi probe aux yeux d'Apollon que je le suis à ceux de Dieu et des hommes; et l'on aura beau me répéter que je n'ai fait là que mon devoir, toujours est-il (pourquoi suis-je forcé de le dire?) qu'il y a néanmoins un grand mérite aujourd'hui à remplir ce devoir, lorsque la majorité n'est certainement pas en faveur de ceux qui le font. Au moins, quand j'offre à mon pays quelques productions, je puis m'écrier à la face du ciel : "Voilà des poésies

* Si la faculté de se bien exprimer avec une plume pouvait spontanément devenir le lot de tout le monde, les grands ne tarderaient peut-être pas à se faire petits, et les petits, grands. Mais qu'es-ce que le génie sans les dehors? il lui faut aussi un bel habit pour paraître au grand jour; car il est souvent hué, lorsque, comme le Duclos ou l'Apollon du Palais-Royal, il ose quelquefois s'offrir aux regards du public sous des haillons, ou avec la feuille de figuier.

qui sont miennes, corps et ame, sens et mots;" et qui n'ont quitté mes mains que pour le *composteur* et la presse de l'imprimeur; car je ne suis pas du nombre de ceux qui ne publient jamais le moindre opuscule sans qu'il ait été régénéré, ou plus communément, atrophié et paralysé par le ministère d'un blanchisseur ; ce qui m'empêcherait aujourd'hui de pouvoir m'écrier: Rien-ou Moi ! * Malgré toutes mes négligences de style, je n'admettrai jamais les avis d'hommes, comme moi, sujets à l'erreur et à l'imperfection; et qui peut-être sont un peu plus corrects pour ce qui concerne quelques nuances phraséologiques, mais à qui je crois ne le céder nullement pour ce qui est du domaine de la pensée et de l'enthousiasme le plus incandescent, les deux plus beaux caractéristiques du poète. Je ne me suis jamais, non plus, je le répète, à plus forte raison, approprié la pensée des auteurs anciens ou modernes; ** vampire littéraire, je n'ai jamais bu la sueur de leur ame pour m'engraisser à leurs dépens ; avec ma connaissance des trois langues et une mémoire qu'on dit être rétentive, je l'aurais pu faire cependant assez adroitement pour que personne ne s'écriât jamais : ceci n'est pas de lui; mais je le répète, je dédaigne trop un mérite conquis

* Je n'ai même pas voulu cette fois qu'un prote promenât sa plume sur mes épreuves. A quoi bon ? si, par exemple, dans la chaleur de la composition, j'avais écrit en parlant d'une femme elle s'est *laissée* tromper; et plus loin, elle s'est *laissé* tomber, serait-ce lui qui aurait pu rectifier ces deux fautes de participe? pour ce qui est du domaine des *coquilles*, ou d'une lettre renver sée ou recroquevillée, le bon sens du lecteur ne peut-il pas toujours nous tenir lieu de prote ?

** Un seul fait suffira pour prouver combien je suis scrupuleux sur ce point. Dans une de mes productions, intitulée : *Les hommes à peu près les mêmes partout ;* j'avais d'abord dit en parlant de la Pologne :

Tout n'est pas pour le mieux, quand la Pologne encor
Pouvant ressusciter par un sublime essor

à ce prix ; je ne veux pas, à mes propres yeux, "triompher sans gloire." Chaque fois donc que j'ai emprunté la pensée d'un grand homme, je n'ai jamais cherché à la défigurer; ce que Voltaire appelait tuer pour voler : des guillemets ou des lettres italiques l'ont toujours présentée normale et entière au regard du lecteur. Dans cet ouvrage l'on trouvera deux productions dont Colardeau et Quintana m'ont fourni le canevas ; eh bien, j'ai dit : imité de Colardeau, imité de Quintana ; qu'on les compare avec les pièces originales, et l'on verra si dans cette occasion, je ne pouvais pas avec assurance me taire sur la source d'où j'ai tiré ces deux compositions, sans qu'à la "haute cour des Muses" le lecteur pût jamais m'attaquer pour larcin poétique. Je connais certains auteurs qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi scrupuleux que moi sur ce point d'honneur lit-

De l'aigle des Français, vainement dans la nue
Les cris de Varsovie appellent sa venue.

Quelques jours après la composition de cette satire, en compulsant pour la vingtième fois peut-être les œuvres de Barthélemy, je fus frappé de la similitude qui existe entre ma pensée dans le quatrain que je viens de citer, et celle de l'auteur de la Némésis dans les trois derniers vers de sa strophe suivante sur la croix d'honneur et les Polonais:

Sur la froide Vistule aujourd'hui tu renais ;
A leur généreux sein quelques vieux Polonais
Ont replacé la croix ravie ;
Et l'aigle blanc regarde au fond des cieux déserts
Si l'aigle fraternel qui fatigua les airs
N'arrive pas sur Varsovie.

Craignant que le lecteur ne pensât peut-être que j'avais été assez éhonté pour calquer mon image sur celle de Berthélemy, je fis succéder à mes quatre vers, ceux-ci, que je composai sur l'heure même.

Tout n'est pas pour le mieux, quand par un noble effort
De ceux pour qui cent fois elle affronta la mort,
La Pologne pouvant écraser ses sicaires,
Uu Périer! des Français enchaîne les bannières!

téraire; mais ce sont des géants ! qui jamais irait s'amuser à mesurer leur taille ? qui pourrait jamais atteindre jusqu'à leurs oreilles, pour leur dire hardiment : Descends donc de tes échasses; tes plus belles pensées sont de Shakspeare. C'est dommage que de beaux génies, assez riches d'ailleurs pour ne pas voler, fassent aussi souvent main basse sur l'immortel auteur anglais. Je pourrais leur citer dans Romeo et Juliette, Marc-Antoine et Cléopâtre, Othello, Macbeth, et dans Hamlet surtout, l'acte et la scène où ils ont pris les plus belles pensées, qu'ils ont rendues dans un langage moins vigoureux, mais plus doré, sans avoir jamais songé à les guillemetter. Moi, du moins, si je ne suis qu'un roseau, je ne suis pas "peint en fer;" je n'ai jamais cherché, je le rebats, à tromper la Gloire, qui semble pourtant vouloir aujourd'hui (quels que soient les avantages dont on soit doté d'ailleurs par la Nature) qu'on se farde encore le visage pour lui plaire.

Résumons-nous : moi qui, comparativement aux auteurs dont je viens de parler, suis si stérile et impuissant ; moi faible algue battue par les flots; moi semence si vulgaire que le vent parfois dépose sur les tombeaux, pour la voir produire de si tristes rejetons ; mais moi qui ne veux cependant pas ajouter l'hypocrisie à toutes mes imperfections, je dirai hautement que les poésies que j'offre aujourd'hui au public (bien qu'il ne m'ait fallu qu'un seul mois de travail consécutif pour les composer, faisant quelquefois jusqu'à deux cents vers dans mes jours d'inspiration) ne devraient pas, je crois, être du nombre de celles qui ne voient le jour que pour mourir un instant après. Quelle présomption ! quelle immodestie ! s'écrieront peut-être quelques bons jeunes gens au cœur candide et neuf, et qui ne connaissent pas encore les hommes et toute leur duplicité! qu'ils disent plutôt avec Rousseau et Paul Louis Courier, quelle franchise ! quel amour pour la vérité ! Ces deux grands

écrivains n'aimaient ni les singeries, ni l'hypocrisie; nous sommes d'ailleurs dans un siècle où si nous ne nous empressons de réclamer ce qui nous revient, nous ne tardons pas à le perdre sans retour. Au reste l'opinion que je viens d'émettre sur mes compositions ne m'a été dictée que par ma prédilection pour la justice ; et ceux qui me connaissent, n'en pourront induire de ma part le puéril sentiment d'une sotte vanité ; car fussé-je même capable de produire un ouvrage digne de la plume des plus grands écrivains de nos jours, que le succès qu'il me vaudrait dans le monde ne m'enivrerait pas même "une seule minute :" je me suis trop souvent dit dans mon cœur ce que la sublime Marie de Gournay, "digne fille d'alliance de Montaigne" a si heureusement exprimé dans ce beau vers, tant admiré par les esprits les plus transcendants :

L'homme est l'ombre d'un songe, et son œuvre est son ombre.

J'ai donc terminé ma préface ! désenchantante Prose !—je dépose donc enfin ton joug si fatigant pour moi ! Vienne, maintenant, au lieu de phrases traînantes et dégingandées, mon langage favori, où chaque vers, par la force et le laconisme, fait saillir la pensée tout entière comme la vague bondissante de l'Océan, improvisée par le souffle subit de la tempête ; comme le papillon qui s'échappe étincelant de son obscure prison, ou comme une belle statue qui vient de quitter le moule !

T. St. CÉRAN.

A MES SOUSCRIPTEURS.

Rien-ou moi! C'est beaucoup: c'est toujours une chance!
Combien de beaux talents en sont privés en France!
Combien d'auteurs à qui le rapace imprimeur
Fait refouler hélas! le génie en leur cœur!

Trop long-tems de la gloire une lueur obscure
Importuna mes yeux : dans la littérature
Au crépuscule, moi, je préfère la nuit;
Il me faut son linceul, ou le soleil qui luit!

Cette fois, de mes vers la colossale échelle
Me doit porter enfin à la voûte immortelle,
Ou me faire à jamais disparaître, en tombant :
Cette fois, je suis nain si je ne suis géant.

Rien-ou moi! c'est pour moi la dernière bataille
Qu'il me reste à livrer pour exhiber ma taille;
Rien-ou moi! c'est un champ nouveau de Waterloo!
Rien-ou moi! c'est le trône, ou bien c'est le tombeau.

Votre gloire est plus sûre, ô vous dont la noblesse
Et l'orgueil citoyen ont armé mon ivresse;
Vous pour qui le civisme est une sainte loi!
Vous n'êtes pas soumis au chanceux Rien-ou moi!

MON INDIFFERENCE

Pour la critique ou la louange ; l'apogée du savoir inaccessible à l'homme ; l'ignorant ; le sot ; le positivisme, si fatal à la poésie ; mon unique avantage comme poète ; Victor Hugo et Alexandre Dumas.

Je sais ce que je vaux : des hommes la critique
Ou l'approbation, pour mon ame stoïque,
Sont toujours sans effet: je ne suis point savant;
Car pour l'être, il faudrait que je fusse trop grand.

Si de ce mot SAVANT, pris dans son étendue,
L'acception était de nous tous mieux connue,
Qui serait assez fou pour prétendre à l'honneur
Qui ne revêt que Dieu de sa rare splendeur ?
Quand je vois un Newton, un Buffon, un Molière
(Malgré ce beau tortil de magique lumière
Qui plane sur leurs noms comme l'astre éclatant
Qu'un auteur mit au front de ce prêtre géant*
Dont la haute parole, à notre ame étonnée
Fait si souvent douter que cette voix est née
D'une bouche qui dût subir le même sort
Que celles que l'on voit se crisper par la mort,
Et qui ne laissent pas un écho sur la terre)
Quand je vois Bossuet, Newton, Buffon, Molière
Etre aussi petits tous à côté du savoir
Que moi, faible ciron, au prix de leur pouvoir
Si grand et spécial, comment pourrais-je dire
Que je suis un savant sans me prendre à sourire?

Je ne suis point savant, mais j'aime le savoir!
Si de ce noble amour l'on faisait un devoir,
Si chacun s'empressait de son ardente flamme
De réchauffer encor les parois de son ame,

* Voyez l'éloge de Bossuet, dans le *Génie du Christianisme.*

J'en tairais aujourd'hui la déclaration;
Mais il n'excite plus de son vif aiguillon
Tous ces cœurs croupissant dans leur vile ignorance,
Et qui (tels que celui qui craignant l'existence
Du JUGE dont il a transgressé les décrets,
S'obstine à méconnaître un Dieu dans ses bienfaits),
Se disent si souvent : Que nous fait la science?
N'avons-nous pas pour nous une autre jouissance
Plus réelle cent fois que celle du savoir,
Dont nous devons plutôt redouter le miroir,
Qui nous ferait rougir de notre petitesse?
Ne jouissons-nous pas des dons de la richesse,
Et ne trouvons-nous pas des auteurs assez vils,
Qui, malgré tous nos goûts si bas et puérils,
Epuisent sur ce qu'ils nomment notre mérite,
Leur talent, qui jamais dans notre ame n'excite
Aucun noble transport, trop éloigné de nous,
Et dont il est si vain de se montrer jaloux?

A ceux-là, paix partout; au ciel et sur la terre!
Car leurs yeux n'ont jamais entrevu la lumière!
Toutefois un instinct guide ces ignorants:
Toujours muets, au moins, sur les sujets savants,
Ils savent se connaître, et ne sont pas à plaindre.

qui sont miennes, corps et ame, sens et mots;" et qui n'ont quitté mes mains que pour le *composteur* et la presse de l'imprimeur; car je ne suis pas du nombre de ceux qui ne publient jamais le moindre opuscule sans qu'il ait été régénéré, ou plus communément, atrophié et paralysé par le ministère d'un blanchisseur ; ce qui m'empêcherait aujourd'hui de pouvoir m'écrier: **Rien-ou Moi** ! * Malgré toutes mes négligences de style, je n'admettrai jamais les avis d'hommes, comme moi, sujets à l'erreur et à l'imperfection; et qui peut-être sont un peu plus corrects pour ce qui concerne quelques nuances phraséologiques, mais à qui je crois ne le céder nullement pour ce qui est du domaine de la pensée et de l'enthousiasme le plus incandescent, les deux plus beaux caractéristiques du poète. Je ne me suis jamais, non plus, je le répète, à plus forte raison, approprié la pensée des auteurs anciens ou modernes; ** vampire littéraire, je n'ai jamais bu la sueur de leur ame pour m'engraisser à leurs dépens ; avec ma connaissance des trois langues et une mémoire qu'on dit être rétentive, je l'aurais pu faire cependant assez adroitement pour que personne ne s'écriât jamais : ceci n'est pas de lui; mais je le répète, je dédaigne trop un mérite conquis

* Je n'ai même pas voulu cette fois qu'un prote promenât sa plume sur mes épreuves. A quoi bon ? si, par exemple, dans la chaleur de la composition, j'avais écrit en parlant d'une femme elle s'est *laissée* tromper; et plus loin, elle s'est *laissé* tomber, serait-ce lui qui aurait pu rectifier ces deux fautes de participe? pour ce qui est du domaine des *coquilles*, ou d'une lettre renver sée ou recroquevillée, le bon sens du lecteur ne peut-il pas toujours nous tenir lieu de prote ?

** Un seul fait suffira pour prouver combien je suis scrupuleux sur ce point. Dans une de mes productions, intitulée : *Les hommes à peu près les mêmes partout ;* j'avais d'abord dit en parlant de la Pologne :

Tout n'est pas pour le mieux, quand la Pologne encor
Pouvant ressusciter par un sublime essor

à ce prix ; je ne veux pas, à mes propres yeux, "triompher sans gloire." Chaque fois donc que j'ai emprunté la pensée d'un grand homme, je n'ai jamais cherché à la défigurer; ce que Voltaire appelait tuer pour voler : des guillemets ou des lettres italiques l'ont toujours présentée normale et entière au regard du lecteur. Dans cet ouvrage l'on trouvera deux productions dont Colardeau et Quintana m'ont fourni le canevas ; eh bien, j'ai dit : imité de Colardeau, imité de Quintana ; qu'on les compare avec les pièces originales, et l'on verra si dans cette occasion, je ne pouvais pas avec assurance me taire sur la source d'où j'ai tiré ces deux compositions, sans qu'à la "haute cour des Muses" le lecteur pût jamais m'attaquer pour larcin poétique. Je connais certains auteurs qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi scrupuleux que moi sur ce point d'honneur lit-

De l'aigle des Français, vainement dans la nue
Les cris de Varsovie appellent sa venue.

Quelques jours après la composition de cette satire, en compulsant pour la vingtième fois peut-être les œuvres de Barthélemy, je fus frappé de la similitude qui existe entre ma pensée dans le quatrain que je viens de citer, et celle de l'auteur de la Némésis dans les trois derniers vers de sa strophe suivante sur la croix d'honneur et les Polonais:

Sur la froide Vistule aujourd'hui tu renais ;
A leur généreux sein quelques vieux Polonais
Ont replacé la croix ravie ;
Et l'aigle blanc regarde au fond des cieux déserts
Si l'aigle fraternel qui fatigua les airs
N'arrive pas sur Varsovie.

Craignant que le lecteur ne pensât peut-être que j'avais été assez éhonté pour calquer mon image sur celle de Berthélemy, je fis succéder à mes quatre vers, ceux-ci, que je composai sur l'heure même.

Tout n'est pas pour le mieux, quand par un noble effort
De ceux pour qui cent fois elle affronta la mort,
La Pologne pouvant écraser ses sicaires,
Uu Périer! des Français enchaîne les bannières!

Et qui, lorsque ces lieux n'étaient pas aussi sombres,
Alors que le soleil, à travers les vitraux,
Y faisait circuler ses rayons par ruisseaux,
N'aurait pu captiver aussi long-temps ma vue
Pour l'art ingénieux dont elle est revêtue
Par l'ouvrier puissant qui rehaussa l'honneur
De ce temple, où l'Orgueil plane encore en vainqueur.

Oui, je veux encor voir la vague bondissante
Traîner le long manteau d'une algue éparpillante,
Qui semble une sciure étalée à nos yeux,
Et qui peut retracer de mon style orageux
Ce qu'un sot Aristarque a nommé la poussière,
Et que des envieux condamnent dans Shakspeare.*
Oui, je veux toujours voir l'imagination
Maintenir dans mes vers son haut diapason;
Et pour qu'elle paraisse avec plus d'avantage,
Pour qu'elle soit encor du désert le mirage
Qui vient parfois s'offrir à l'œil du voyageur;
Pour qu'elle puisse encor conserver sa splendeur,
Je la veux toujours voir luire en la *solitude;*
Comme un tombeau fait mieux remarquer l'attitude

* Ce grand nom, dans notre langue, se prononce Checspierre, et non pas Chaquèspire ; et sa véritable prononciation, en anglais, est Checspieure.

D'une blanche statue érigée à côté,
Qui tranche alors si bien par la diversité!

Hélas! que deviendrait pour moi la Poésie,
S'il me fallait à pied poursuivre sa féerie?
Dans la nue, en l'abyme, au milieu des forêts,
Comment pourrais-je encor m'asseoir à ses banquets,
Si j'allais réprimer le noble effort de l'aile
Qui (pareille au satin de la voile immortelle,
Aux chatoyants agrès de la trirème d'or*
Qui reçut Cléopâtre, et dont le doux essor

* En parlant du navire qui portait Cléopâtre, dans ce voyage, je ne puis m'empêcher de citer ici les descriptions si poétiques qu'en ont faites Shakspeare et Dryden.

The barge she sat in, like a burnish'd throne,
Burn'd on the water: the poop was beaten gold;
Purple the sails, and so perfumed, that
The winds were love sick with them: the oars were silver;
Which to the tune of flutes kept stroke, and made
The water, which they beat, to follow faster,
As amorous of their strokes. For her own person,
It beggar'd all description: she did lie
In her pavilion, (cloth of gold, of tissue),
O'er-picturing that Venus, where we see
The fancy outwork nature: on each side her
Stood pretty dimpled boys, like smiling cupids,
With diverse colour'd fans, whose wind did seem
To glow the delicate cheeks which they did cool,
And what they undid did . . . . . .

La berçant dans l'ivresse, empêchait cette reine
De rêver qu'un serpent lui briserait la veine),
Peut seule me porter vers de nouveaux plaisirs,
Et présenter encore à mes puissants désirs

Her gentlewomen, like the Nereides,
So many mermaids, tended her i' the eyes,
And made their bends adornings: at the helm
A seeming mermaid steers: the silken tackle
Swell with the touches of those flower soft hands
That yarely frame the office. From the barge
A strange invisible perfume hits the sense
Of the adjacent wharfs. The city cast
Her people out upon her; and Antony,
Enthron'd in the market-place, did sit alone,
Whistling in the air; which, but for vacancy,
Had gone to gaze on Cleopatra too,
And made a gap in nature , ...

Heureux l'amant de la femme dont il pourrait dire comme Enobarbus, en en parlant de Cléopâtre:

Age cannot wither her, nor custom stale
Her infinite variety. Other women cloy
Th' appetites they feed; but she makes hungry
Where most she satisfies. : . . . .

Voici les vers de Dryden:

Her galley down the silver Cydnus row'd,
The tackling, silk, the streamers wav'd with gold,
The gentle winds were lodg'd in purple sails:
Her nymphs, like Nereids, round her couch were plac'd,
Where she, another seaborn Venus, lay,—
She lay, and leant her cheek upon her hand,
And cast a look so languishingly sweet,
As if secure of all beholders' hearts,
Neglecting she could take 'em: boys, like Cupids,

L'aliment qu'il leur faut, au sein d'une autre vie
Dont la coupe mielleuse est sans fond et sans lie.

Moi pour qui le savoir a caché ses trésors;
Moi qui suis un indocte, et qui par mes efforts
N'ai jamais pu forcer la Fortune rébelle
De me conduire au pied de cette cascatelle
Où, Pope dit ,qu'il faut toujours boire à longs traits,*
Ou craindre de ces flots les perfides effets
Mille fois plus fatals que l'obscure ignorance,
Et qui causent des sots l'insipide jactance;
Moi qui ne comprends point un distique latin,
Et qui ne saurais pas décliner Aventin;

Stood flaming with their painted wings the winds
That play'd about her face: but if she smil'd,
A darting glory seem'd to blaze abroad,
That man's desiring eyes were never wearied,
But hung upon the object: to soft flutes,
The silver oars kept time; and while they play'd,
The hearing gave new pleasure to the sight,
And both to thought. 'Twas heaven, or somewhat more;
For she so charm'd all hearts, that gazing crowds
Stood panting on the shore, and wanted breath
To give their welcome voice.

* A little learning is a dangerous thing;
Drink deep, or taste not the Pierian spring:
There shallow drafts intoxicate the brain &c. &c.—Alex.-Pope.

Moi qui ne peux souffrir un élan méthodique ;
Moi qui me suis prescrit une marche éclectique,
L'on voudrait aujourd'hui qu'un mécanique effort
Réprimât dans mon cœur le plus noble transport?
L'on voudrait qu'oubliant mon unique avantage,
Je jetasse à la mer l'anneau de mariage
Qui me lie au seul bien dont mon cœur est jaloux?
L'on voudrait, pour chasser Apollon en courroux,
Qu'en mes nobles élans je m'aidasse d'Euclide?
L'enthousiasme seul sera toujours mon guide;
Car c'est lui qui me fait trouver encor des vers;
Car c'est lui qui me fait m'enivrer aux concerts
Des Hugo! des Dumas! dont la lyre immortelle
Leur conquiert tous les jours une gloire nouvelle.
Thémistocle envieux des palmes de leurs fronts,
La nuit, je me réveille en prononçant leurs noms!

Hugo, pour la pensée et l'imaginative,
Des poètes nouveaux, sur cette noble rive
Où fourmillent pourtant de si pompeux talents,
Est le roi : rien n'est plus éclatant que ses chants.

Dumas est le Rousseau de la nouvelle France!
Son langage nerveux respire l'éloquence

Du cœur : et si parfois il y jette une fleur,
C'est qu'elle vient à lui, car il fuit leur saveur;
Comme, dans son transport, l'Indien, qui les foule
Alors que de son arc il poursuit une foule
De buffles effarés, surgissant à ses yeux,
Qui peuvent seuls flatter son cœur ambitieux.*

Antony, c'est St. Preux, sous un abord austère,
Refoulant de l'amour la flamme incendiaire,
Qui mugit dans son cœur comme un flot d'Océan;

* Tous ceux qui ont médité les ouvrages de ce grand écrivain, conviendront de la vérité de ma comparaison. Absorbé par la poursuite de tableaux toujours grandioses et énergiques, Dumas est souvent oublieux de ces vains ornemens auxquels les lecteurs superficiels attachent ordinairement tant de prix : son style vigoureux, grave et imposant, semble les dédaigner, lorsque, comme le tonnerrre, il marche avec majesté, en grandissant et en grondant, vers le but qu'il s'est proposé. C'est aussi le poète le moins prodigue de comparaisons que je connaisse ; mais quand il en produit, elles sont profondes comme ce gouffre que l'ambition avait creusé pour engloutir la clef du tombeau d'Ethelwood; et égalent, par la force, la justesse et le laconisme, tout ce que les anciens nous ont laissé de plus remarquable dans ce genre.—Catherine veut-elle découvrir au roi la faiblesse de M. de Guise (cachée sous un air de résolution que celui-ci assume à tous les yeux)? c'est un roseau peint en fer, dit-elle, appuyez, il pliera..... Antony veut-il représenter l'égoïsme et l'inconstance du cœur humain : A ses pleurs, remarque-t-il, (en parlant d'Adèle) je verrais bientôt succéder l'oubli, ce second linceul des morts ! Veut-il peindre son espoir, à lui, avorté, son désappointement, et la fuite du bonheur : J'avais pris, s'écrie-t-il, l'éclair de la tempête pour la lumière du soleil ! Quoi de plus neuf, de plus vrai, de plus énergique et de plus sublime que ces comparaisons? Elles ne sont pas, à mon avis, le moindre des caractéristiques du beau génie d'Alexandre Dumas!

4

Et qui, comme la torche au sommet d'un volcan,
Alors qu'elle apparait, est sous un voile sombre:
Mais malheur ! quand la lave au loin vient chasser l'ombre !

Hugo, pour moi, toujours fut un beau chevalier
Errant à l'aventure, et dont le bouclier,
Resplendissant acier où se mire la Gloire,
Semble, comme un aimant, appeler la victoire!
Quand résonnent les pas de ce jeune héros,
L'on ne voit plus vers lui s'approcher ses rivaux
Que pour mieux admirer sa tête suzeraine:
Comme naguère encor les soldats de l'Ukraine,
Lorsque le fier Murat les venait assaillir,
Etonnés qu'ils étaient ne savaient qu'applaudir.

Dumas, moins pétulant, est de la vieille garde
Un puissant grenadier: une simple cocarde
Et son mousquet au bras, distinguent ce guerrier:
Comme Alcide, son dos, qui ne sait point ployer,
Pourrait porter le ciel: dans sa bouche, la plainte,
Quels que soient ses travaux et leur cruelle étreinte,
N'a jamais résonné: si l'on demandait où
Ses pas sont imprimés, je dirais: à Moscou!

Mais si de son grand cœur l'on veut savoir la taille
Quand bruit autour de lui la voix de la bataille;
Si l'on veut enfin voir des soldats le plus beau,
Qu'on l'aille contempler demain à Waterloo!*

O vous, qui réprouvez ma muse vagàbonde,
Vous qui ne savez pas que dans un autre monde
L'on peut parfois changer de langage et de pas,
Vous qui voulez toujours qu'un timide compas,
Traçant autour de l'ame une ligne amincie,
Transforme en almanach un chant de poésie,
Vous pouvez condamner aussi les deux tableaux
Que viennent d'esquisser mes novices pinceaux;

* Je pourrais encore comparer Dumas à l'Océan, trop puissant, pour que, si les effets de sa colère répondaient à son immensité, à sa profondeur, et à sa force, il n'engloutît pas, en se soulevant, le Monde entier, comme un vaisseau.

Hugo, lui, me fait plutôt l'effet de l'une des gigantesques et toujours bruyantes colonnes d'eau du Niagara, rejaillissant en mille cascades, lorsqu'elle tombe sur les rochers dont une partie du gouffre est pavée, pour s'élancer de là, comme un intrépide nageur, jusqu'au lac Ontario, en chassant devant elle, avec la rapidité de la foudre, l'onde plus pacifique du bassin, qui bondit aussitôt par cette percussion spontanée, comme un coursier sauvage sous l'éperon électrique du cavalier, et se transforme en une éblouissante montagne de flocons de neige, couronnée d'arcs-en-ciel, qui va s'écrouler et se déferler, en mugissant, sur les deux bords de l'abyme.

Mais de grâce, cessez de juger le génie
Comme de mes transports l'insolite harmonie :
Dans Hugo, dans Dumas, pour votre propre honneur,
Cessez de condamner les plus beaux traits du cœur!

A UNE JEUNE FEMME

Dans un Bain.

Que ne puis-je, du cygne empruntant la nature,
Nouveau maître des cieux, sous ma blanche parure,
Me plonger dans ton bain!
Sur ton cœur vertueux, au flambeau de l'ivresse,
Se doit purifier la honteuse bassesse
D'un plaisir libertin,

Auquel, Byron nous dit, que Rousseau, de Julie
Préférait un baiser, sa plus douce ambroisie!
Tout bonheur plus grossier
Loin de nous, il est vrai, fait que l'amour s'envole;
Comme on voit de la fleur s'éclipser la corolle
Par l'autan meurtrier!

L'ENFANCE.

Un enfant, au premier regard,
Offre l'image d'un vieillard;
Mais en lui tout nous intéresse :
Et tout ce qui, dans la vieillesse,
Pour le coup d'œil est effrayant,
Dans l'enfant devient attrayant :

Oui, tout : jusqu'à sa calvitie,
Et les non-sens que balbutie

Sa petite bouche sans dents,
Pareils à ces sons discordants

Qui bruissent dans le nid caché sous la feuillée,
Quand Phébus s'élançant de son lit onduleux,
Laisse enfin Thétis esseulée,
Pour ressaisir son sceptre et briller dans les cieux!

Dans un enfant, tout intéresse,
Et même alors qu'il semble laid,
Toujours par quelque gentillesse
Il gagne nos cœurs et nous plaît!

Oui, pour tous ceux en qui la sublime Nature
Infiltra ce trésor : la sensibilité !
D'un enfant quel qu'il soit, l'innocente figure
Fait toujours à leurs yeux briller quelque beauté.
Consultez tous ces cœurs à la noble structure
(Moins asservis à l'art qu'à leur bouillante ardeur),
Sur tous les défauts de l'enfance :
Ils vous diront que pour un ange et l'innocence,
Il ne peut exister ni sêxe ni laideur.

LE POETE.

Qu'un poète est heureux! partout il trouve un trône;
Partout il satisfait aux besoins de son cœur.
De la fleur qui bourgeonne,
Et dont sourit à peine au soleil la blancheur,
Son œil, quand il épie
Le salut à la vie,
Voit déjà des rameaux pliant sous les trésors
Que Pomone, plus tard, accorde à nos efforts

Des présens les plus beaux, des plus grandes délices
A lui les si rares prémices,
Quand les autres mortels, de sa coupe de miel
N'aspirent que le marc, qu'il leur jette du ciel.

Toujours de la plus douce joie
Il boit le cristal frais et pur;
Dans les flots de l'extase il s'abreuve et se noie:
Il vit dans le passé, le présent, le futur.

Bien avant que la Nuit ait versé sur la terre
Le nectar qui la désaltère,
Lui poète, il ressent
L'influence qu'infiltre en nos cœurs ce présent.

Noble intermédiaire entre les cieux et l'homme,
Il peut impunément, de sa magique main,
Cueillir la primitive pomme
Des plaisirs les plus doux, éclose sur le sein
5

Des Houris et des Grâces.
C'est un esprit sans corps, c'est dans sa nudité
Une ame libre enfin de toute impureté.
Pour cet aigle si fier le soleil a deux faces.
Dans son cœur, où jamais ne dort l'avidité,
La Nature sans cesse échauffe l'harmonie,
A laquelle se joint le cri de son génie,
Dont le puissant effort
Et l'enivrant accord
Agrandissent en nous l'amour de la patrie.

Il commande aux zéphyrs ainsi qu'à l'ouragan;
Son altière et sublime tête
Comme sur l'édredon repose en la tempête:
Pour lui, dans son ampleur, se montre l'Océan,

Qui perd son horizon, borne de l'humble vue
De tout regard matériel.
Oui, tel est du pouvoir d'un noble ménestrel
La sublime grandeur, que lorsque d'une nue
Tout s'enveloppe à d'autres yeux,
Aux siens, qui vont percer les mystères des cieux,
Resplendit en tout tems un soleil radieux.

Spectateur pénétrant de la noble Nature,
Ton luth fait ressortir la brillante tenture
Qui décore la scène où de nombreux acteurs
Passent réellement de la joie aux douleurs!
Sans toi qui décrirait le magique assemblage
Des couleurs dont le ciel compose son visage?
Qui dirait les attraits du coucher du soleil,
Et la naissante Aurore au pompeux appareil?
Qui peindrait l'homme enfin, plus grand que la Nature?
Ses talens, ses excès, sa puissante nature,
Et pour un vain bonheur ses combats incessants,
Que la Mort tout-à-coup rend souvent impuissants?
Qui pourrait de la vie expliquer chaque page?
Ce livre que le Sort macule dans sa rage!
Qui saurait exalter encor quelque grand nom
Que la vertu revêt d'un immortel renom?

Argus de la pensée, en nos cœurs ténébreux
Secoue incessamment le flambeau de tes yeux!
Oui, fais nous voir encor des beautés, où tout autre
Ne peut rien découvrir sans l'éloquent apôtre
Qui d'objets si parfaits peuple cet univers,
Pour l'esprit infécond l'image des déserts.

Le poète est l'ame de l'ame;
Son cœur, c'est l'odorante flamme
Qui brûle pour le ciel au fond de l'encensoir,
Et dont le magique pouvoir
Sait attirer, au sein d'une blanche fumée,
Les anges, voltigeant dans la nue embaumée!

LE LOUISIANAIS.

La valeur est pour lui la moindre des vertus;
Il est grand, généreux : son ame haute et fière
Peut servir de proverbe aux peuples de la terre.
Avec cet apanage, il est doté de plus

D'un jugement profond, d'un esprit saisissant
Qui remplacent pour lui les leçons du collége.
Il peut s'enorgueillir surtout du privilège
De trancher par l'éclat d'un don plus ravissant:

Un talisman vivant! un plus brillant joyau
Que ceux que l'on découvre aux mains du lapidaire:
L'IMAGINATION, cette magique pierre
Qui fait souvent pâlir le lumineux flambeau

Du savoir. Il possède encor d'autres trésors;
Son physique répond aux GRANDS TRAITS de son ame:
Son œil est un miroir que le soleil enflamme,
Et le cèdre peut seul vous simuler son corps!

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Pour elle, la mort fut un beau jour, une fête!
Une étoile qui brille au fort de la tempête!
Elle apparut à Dieu la couronne à la main.
Pendant qu'on la pleurait, cette fille si belle,
Sur son front virginal, une palme immortelle
Proclamait le plus beau destin!

LES HOMMES !

A peu près les mêmes partout.

One truth is clear, whatever is, is right.—ALEX. POPE.

Contre moi tout-à-coup un mal profond se rue,
Lorsque de l'univers j'entreprends la revue!
C'est que, pareil aux monts qui cachent dans leur sein
Un turbulent géant,* dont la puissante main

* Les montagnes volcaniques; dont les mugissements et les mouvements convulsifs sont, comme on le sait, attribués par la Fable à la présence d'un géant.

Par intervalle, imprime à leur flambante crête
La secousse et le bruit d'une horrible tempête,
Moi, je porte un génie implanté dans mon cœur,
Que l'homme, en ses excès, fait bondir de fureur,
Et qui, lorsqu'il s'agite, ébranle tant mon ame,
Que de ce fier volcan une farouche flamme
Rejaillit par mes yeux pour peindre mon tourment.
Le transport du géant croît par un trait puissant
Que l'obstacle a lancé sur sa force divine;
Comme Philopémen, il tord sa javeline,
Qu'il voudrait aussi rompre, en sa bouillante ardeur,
Pour aller parcourir les VRAIS CHAMPS DE L'HONNEUR:
Pour voler en tous lieux où l'on souffre et l'on crie,
Où le faible aux abois, est à genoux, qui prie.

Comme Pope, en ses vers, lorsque j'entends gémir
Mon semblable, réduit par la faim à mourir,
Je ne dirai pas, moi, que sa plainte importune
Ceux qui n'ont point causé sa bruyante infortune,
Et que tout est fort bien. Tout est bien, quand le ciel
Fait pleuvoir dans nos cœurs quelques gouttes de fiel;
Mais nos maux, plus souvent, viennent de l'homme même;

Alors, il faut sur lui diriger l'anathême,
Et non pas follement le lancer vers les cieux.
O non, que tout n'est point ici bas pour le mieux!
Je ne dirai pas, moi, dans ma haute tribune,
Qu'il faut baiser la main qui fait notre infortune,
Et qui change en poisons les verdoyants rameaux
De l'arbre du bonheur, sous lequel, à nos maux,
Nous courons respirer, dans notre ame assombrie,
Les quelques fleurs qu'on trouve en cette aride vie;
Car le crime est palpable, et notre puberté
Se rappelant la loi de la noble équité,
Doit ressaisir plutôt le glaive et la parole,
Pour punir l'attentat par lequel on viole
Nos droits les plus sacrés et les plus glorieux,
Sans craindre, pour cela, que le maître des cieux
Condamne en ses décrets la noble impatience
Qui nous porte à jeter le fer dans la balance.
Malheur à ceux qu'on voit plutôt lever les yeux
Pour s'écrier : Seigneur, oui tout est pour le mieux!
Non, d'un Dieu paternel la sublime sagesse
Nous défend à nos pairs de céder par faiblesse,
Lorsque pour nous la paix peut naître d'un combat.
Dieu lui-même a poussé jadis sur Goliath
Le trait que l'homme juste, en sa noble colère,
Lui lança pour le voir rouler dans la poussière.

Le plus bel apanage, ici bas, des humains,
Sans lequel on ne peut parcourir les chemins
D'une vie âpre et rude, exposée à l'outrage,
Ce n'est pas le talent, mais ce noble courage
Qui souvent du Destin corrige tous les torts,
Et se rue en tout tems sur ceux qu'on croit si forts,
Parce qu'ils n'ont trouvé qu'impuissance et faiblesse
Dans des cœurs où l'honneur fit place à la bassesse.

Qui peut rester muet lorsque d'affreux abus
Ont remplacé partout les plus hautes vertus?
Alors que du malheur la triste symphonie
Vient détrôner pour nous tout le prix de la vie?

Tout n'est pas pour le mieux, quand l'orphelin en pleurs,
Appelle, et qu'on est sourd à ses longues clameurs!
Tout n'est pas pour le mieux, alors que la fortune
Séduit le magistrat, vaincu sur sa tribune,
Qui consent à laisser aux mains du détenteur
Le seul bien de la veuve, en butte au deshonneur.

Tout n'est pas pour le mieux, quand l'argent est l'idole
Qui soumet à ses lois l'honneur et la parole
De nos Fabricius, morts à toute vertu,
Et dont le front pourtant est d'orgueil revêtu.

Tout n'est pas pour le mieux, quand partout on évite,
S'il n'a pas de fortune, un homme de mérite,
Quand la beauté, malgré ses talens, son honneur,
Lui ferme tout accès pour aller à son cœur.

Tout n'est pas pour le mieux, alors qu'on voit cet homme,
Qui ferait trop d'honneur à celle qui le nomme
Souvent avec dédain et le ris sur le front,
S'éclipser, pour ne pas supporter un affront.

Tout n'est pas pour le mieux, quand cette femme ignoble
A chassé, pour l'argent, son amant le plus noble.
Tout n'est pas pour le mieux, quand la cupidité
Refoule loin de nous toute société.

Tout n'est pas pour le mieux, quand il n'est plus blâmable
De fuir, pour la débauche, une épouse estimable,
Dont l'angoisse incessante et le poignant chagrin
Nourrissent un serpent qui lui ronge le sein.

Tout n'est pas pour le mieux, quand l'épouse éhontée
Se rit de n'être plus en tous lieux respectée;
Alors que pour de l'or elle a tout oublié,
Et qu'elle foule aux pieds l'honneur, sacrifié.

Tout n'est pas pour le mieux, quand le vice domine;
Quand la vertu gémit aux pieds de Messaline;
Quand l'Excès, pour corrompre un reste de pudeur,
Se promène en plein jour dans toute sa laideur.

Tout n'est pas pour le mieux, quand les arts et les lettres,
Sont encor parmi nous sans autels et sans prêtres;
Quand, pour des plaisirs vains, et qui durent si peu,
Nous fuyons le savoir, seul délice de Dieu.

Tout n'est pas pour le mieux, quand on voit l'imbécille,
Dans autrui jalousant un esprit plus ductile,
Poursuivre le talent d'un sourire effronté,
Quand il devrait rougir de sa stupidité.

Tout n'est pas pour le mieux, quand l'estime accompagne
Toujours l'homme bien mis, qui peut-être en un bagne
Irait bientôt gémir, si ses crimes latents
Etaient à tous les yeux comme aux siens, palpitants.

Tout n'est pas pour le mieux, quand l'honneur secondaire,
Celui du coup d'épée, est bien plus sûr de plaire,
Que cet honneur de l'homme et probe et délicat,
Cent fois plus rare et fier que celui du soldat.

Tout n'est pas pour le mieux, quand l'homme sans fortune,
Oubliant que partout sa figure importune,
Pour ramper près des grands, néglige le labeur
Qui peut seul de son sort tempérer la rigueur.

Tout n'est pas pour le mieux, quand, à force de zèle,
Nous avons subjugué la Fortune rébelle,
Qu'un traitre, profanant le beau nom d'amitié,
Nous vienne dépouiller sans la moindre pitié.

Tout n'est pas pour le mieux, lorsque l'hypocrisie
De son souffle a flétri la douce poésie
Des plus purs sentimens; alors que le mépris
Nous fait fuir et l'amour, et les lâches amis.

Tout n'est pas pour le mieux, lorsque l'homme estimable,
Un homme de vertu, par quelque misérable,
Doit voir incessamment ses efforts enrayés,
Quand c'est lui qui devrait tout fouler à ses pieds.

Dira-t-on que c'est Dieu qui cause ces désordres,
Et que tous ces méfaits arrivent par ses ordres?
Qu'il nous faut lâchement les savoir endurer,
Sans contre leurs auteurs jamais déblatérer?

Tout n'est pas pour le mieux, quand la noble déesse
Qui porte un cœur axempt d'orgueil et de bassesse,
Et qu'on croit bien connaître, en criant haut son nom,
N'est plus la Liberté pour qui meurt un Caton!
Elle a subi le sort de la belle Italie!
Avec la noble Grèce elle est ensevelie!

Sa fille, qui nous reste, hélas! n'a pas un trait
De sa mère si belle, et dont le noble attrait,
Subjuguait ces grands cœurs que si nous nommons hommes,
Nous devons, nous, porter le vain nom de fantômes!

Cette fille avilie, on l'a vue, à St. Cloud,
Fléchir sous un SOLDAT sans porter un seul coup.
Maintenant, comme ceux dont l'ame est dégradée,
Elle fuit le soleil, et n'est plus regardée
Que par l'œil du dédain. Du tems de Washington,
Assise à ses côtés, elle était au salon:*
Où la voir aujourd'hui? pas même dans la rue
Son aspect ne viendra s'offrir à notre vue.
Nous trouvons la Licence, et non la Liberté!
Le peuple, cependant, cet aveugle, entêté,
Comme on voit fort souvent un trop crédule père
Donner le nom de fils au fruit de l'adultère,
Nous soutiendra toujours que c'est la Liberté,
Celle que vit Franklin dans toute sa beauté!

* A cette époque, l'ouvrier honnête homme et industrieux n'était pas placé au plus bas degré de l'échelle de la société; on ne disait pas en parlant de lui: *He is but a mechanic.* O Rousseau ! tu n'avais pas prévu que, malgré l'accomplissement de ta grande prophétie sur les trônes et les peuples, cette phrase si outrageante, enfantée par la sottise et l'aristocratie, et de rigueur aujourd'hui parmi ces grands si petits, en parlant de tout artisan que la fortune a ravalé moins bas qu'eux, dût un jour faire tomber le rabot des mains de ton Emile !

Tout n'est pas pour le mieux, quand l'Europe imbécille
A la voix des tyrans est toujours si docile;
Alors que des ROMAINS méprisent les vertus,
Et que, pour les venger, ils n'ont plus un Brutus!

Tout n'est pas pour le mieux, tant qu'un fils de Pélage
N'aura pas secoué son honteux esclavage.

Tout n'est pas pour le mieux, quand par un noble effort
De ceux pour qui, cent fois, elle affronta la mort,
La Pologne pouvant écraser ses sicaires,
Un PERIER!* des Français enchaîne les bannières!

* Ecoutons encore le "Nouveau Dictionnaire des Girouettes" sur la conduite de ce ministre : "Périer reprochait à Villèle l'ignominie de son attitude dans la cause des Grecs, et il laisse égorger ces braves Polonais, nos alliés naturels. Il criait après le servilisme des fonctionnaires de la restauration, et il ressuscite ses théories à propos des associations patriotiques. Envers les patriotes il est tout draconien : amendes, destitution, prison, échafaud même, il n'est rien qu'il ne demande contre eux. Jamais la restauration elle-même n'avait songé à prendre dix-neuf têtes d'un seul coup. Il fallait, pour une telle exigence, toute la modération du juste milieu."

"On n'a pas oublié ces paroles: *L'ordre règne à Varsovie,* prononcées à la tri-"bune par M. le ministre des affaires étrangères, dans un moment où le sang des "Polonais coulait à flots sous les baïonnettes russes."

J'ai extrait cette dernière note de la célèbre Némésis de Barthélemy, cet ouvrage qu'on devrait graver en lettres d'or, sur l'airain, à côté de ces "pages triomphales" de ces œuvres complètes en un gigantesque volume (aussi intelligibles à l'entendement le plus vulgaire et le plus obtus, qu'aux esprits les plus éclairés et les plus pénétrants) que le plus grand de tous les empereurs a imprimées avec la pointe de son épée, sur une place qui n'aurait pas besoin de porter le vain nom de Vendôme, pour être distinguée de tous les lieux de la Terre !

Tout n'est pas pour le mieux, lorsque tant d'attentats
Sont punis par des mots, et non pas par des bras!

Tout n'est pas pour le mieux, tant qu'un sceptre est en vogue,
Tant que vers des écueils UN MONDE flotte et vogue;
Tant que l'ombre d'un roi lui caché le soleil
Qui de la Liberté doit hâter le réveil;
Tant que ce vil satrape en Europe domine,
Et qu'un peuple est sans cœur pour voter sa ruine.

SUR LA MORT D'UN AMI.

Tendió la Muerte sus horrendas alas;
Como buitre voraz cayó en mi amigo;
Y en él, sus garras con furor clavando,
A la honda huesa le arrastró consigo.

QUINTANA.

IMITATION.

"De ses ailes," sur toi, "déployant l'envergure,"
La Mort, de tes beaux jours éteignit le flambeau,
Et saisit tout d'un coup son immense pâture,
Pour l'aller dévorer dans la nuit du tombeau!

A UNE JEUNE FILLE

Qui avait dit : Oubliez-moi, un autre saura m'aimer.

T'oublier! ah! jamais : ce mot est trop vulgaire
Pour que le dieu d'amour, de son vocabulaire,
Pour notre ineffable bonheur,
Ne l'ait pas, en notre faveur,
Effacé, comme au ciel, Phébus, en sa carrière,
Chasse la sombre Nuit, qui cède à sa lueur.

D'autres, me diras-tu, dans l'excès de ton ire,
Appellent par leurs vœux de ta bouche un sourire!
Pour toi, plus d'un tu sais, qui souffre et qui soupire,
Pourrait me remplacer sous les soyeux guidons
Qui couvrent de Vénus les ailés bataillons.

Je n'en doutai jamais : voilà pourquoi cruelle,
Je te trouve cent fois plus aimable et plus belle,
Et que j'attache tant de prix
Au cœur qui contre UN SEUL renonce à se défendre,
Qu'un plus obscur amant ne saurait pas comprendre,
Et dont il ne pourrait subjuguer les mépris.

A M. JULES BURTHE.

Jeune homme, au front pliant sous la haute pensée,
Dont l'ame par le Sort est encor moins froissée
Que par le fol orgueil et par la vanité
De ce monde trompeur, où sans leur volonté,

Les hommes comme toi naissent pour l'amertume,
Qui pourrait tempérer le mal qui te consume,
Quand tu vois en tous lieux l'intrigant revêtu
Des honneurs qu'on ne doit qu'à la seule vertu?
Quand tu vois le talent céder à l'ignorance,
Et pour quelque peu d'or jeté dans la balance,
L'honneur, dans tous les cœurs, lâchement étouffé?
C'est alors qu'en les flots de ton sang échauffé,
D'un généreux dépit se réveille la flamme!
Mais parmi tous ces nains au visage de femme,
Ces êtres dont le faste est pour eux le bonheur,
Parfois l'on dit de toi : "Comme il a l'air rêveur !
"Ses discours saccadés respirent la satire;
"Cet homme est un frondeur qui se plait à médire.
"Son geste, sa démarche, et jusqu'à ses habits
"Semblent nous décéler son dégout, son mépris
"Pour tous ces oripeaux qui font seuls notre gloire.
"Je voudrais de cet homme interroger l'histoire."

Qui ne la connaît pas? C'est le fils de celui
Pour lequel la victoire a tant de fois relui;
Ce chef si noble qui (lorsque "la grande épée"
Fatiguait la déesse à toute heure occupée

A tracer des Français les faits miraculeux
Que déjà, de nos jours, l'on croirait fabuleux)
Sut, par son dévoûment et son brillant courage,
Léguer à tous ses fils le plus bel héritage!
Celui dont le grand cœur ne fit jamais rougir
L'homme-dieu qui le vit par la gloire surgir
A ce poste honorable, à ce sublime faîte
Où jamais, dans dix ans, sa noble et haute tête
Ne plia sous la honte ou les coups ennemis.
Celui dont le mérite est encor mieux compris
Alors que l'on remonte à l'époque fatale
Où la victoire enfin, infidèle vestale,
De "fatigue" endormie, a laissé sur l'autel
S'éteindre le flambeau du foyer immortel
Des succès inouis qui, pendant vingt années,
Ont fait plus de cent fois les têtes couronnées
Ployer comme un roseau tourmenté par les vents.
Qu'on se rappelle encor ces lamentables temps
Lorsque, comme un palais démoli par les laves,
Le vaisseau de l'Empire étalait des épaves
Sur les flots du Destin, qui l'avaient fracassé!
C'est alors qu'on verra qui s'est plus empressé
A sauver, au milieu de ce terrible orage,
L'honneur, qui survécut à ce triste naufrage,
Pendant que sur la plage, ô méfait infernal!

Un Marmont, aux Anglais, remettait le fanal
Par lequel ils devaient découvrir la retraite
Des héros assaillis par la grande tempête!

Voilà pour nous des faits qui ne meurent jamais :
Ceux qu'il accomplit, lui, cet illustre Français
Dont le fils aujourd'hui, pour les yeux du vulgaire,
Paraitrait bien plus grand, si son vertueux père,
Au lieu de tant de gloire et d'un si beau renom,
L'eut doté de tout l'or né d'une trahison.
Qui ne connaît ces cœurs, repoussantes sentines,
Qui voudraient que toujours sous des fourches caudines
Le monde fit passer tous ceux qui, sur l'honneur,
La vertu, les talens, ont fondé leur bonheur!
Ces hommes trop gênants pour la foule insensée,
Dont la ruse et l'argent absorbent la pensée.
Un nain parmi les nains est toujours assez grand,
Mais que deviendrait-il à côté d'un géant?
Voilà ceux qui voudraient qu'un abord moins austère
Leur annonçat le fils de ce glorieux père
Dont ma plume essaya d'esquisser le renom:
Ils le voudraient voir prendre et leurs airs et leur ton;
Imiter leur amour pour les choses frivoles,

Et dire sur des riens les plus fades paroles.
Lui, tombé de si haut! qui vit de souvenirs!
Lui qu'on voit employer ses heures de loisirs,
A fixer ses regards sur la lointaine plage
Où le sort lui ravit un si bel héritage!
C'est en vain qu'il voudrait pour la folle gaîté
Abdiquer tout-à-coup sa mâle gravité.
Ses rêves de géant, son amour pour l'histoire
Nous découvrent en lui l'héritier de la gloire!
Cet homme, en ses discours, quand il n'est pas compris,
C'est qu'un plus mol accord fait les cœurs assoupis.

L'alcyon, cet oiseau qui vit dans la tempête,
Quand son aile, en fuyant, rase la fauve crête
Des montagnes de flots qu'un subit ouragan
Entasse sur le front du bruyant Océan,
Jette bien quelques sons, mais sa voix n'est pas celle
Que fait près des ruisseaux entendre Philomèle;
Non plus que sa lugubre et blanchâtre couleur,
Qui tranche avec le noir de la vague en fureur,
Ne se doit comparer aux couleurs irisées
De l'oiseau dont les cris excitent nos risées.

L'ENNUI.

J'ai imité cette pièce de Colardeau, dont on trouvera ci-après les vers, que lui-même a imités de Pope, et qui sont si supérieurs à ceux de l'auteur anglais.

Dans les bois, dans les champs, sur la sombre verdure,
Je ne retrouve plus les traits de la Nature!
Au lieu des gais accents qui remplissaient les airs,
Règne ici le silence, ou de tristes concerts.
La voix de la cascade et l'orgue de Zéphire
Ne font plus, pour l'amour, vibrer ma tendre lyre.
Un ver, pareil à ceux qui flétrissent la fleur,
Fait pâlir à mes yeux l'incarnat du bonheur!
A d'affreux hurlemens sortis de la prairie,
Se mêle la dolente et longue symphonie

De l'humble tourterelle en proie à la douleur!
Le vide et la terreur se disputent mon cœur!
Je ne trouve partout que plaintes et tristesse,
Que cris de désespoir, que deuil et que détresse.

VERS DE COLARDEAU.

L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés, se traîne et corrompt tout:
Il sèche la verdure, et la fleur palissante
Se courbe et se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphir n'a plus de souffle, Echo n'a plus de voix,
Et l'oiseau ne fait plus que gémir dans nos bois.

VERS DE POPE.

... O'er the twilight groves, and dusky caves,
Loud-sounding aisles, and intermingled graves,
Black Melancholy sits, and round her throws
A death-like silence and a dread repose :
Her gloomy presence saddens all the scene,
Shades every flower, and darkens every green,
Deepens the murmur of the falling floods,
And breathes a browner horror on the woods.

L'AMITIÉ.

Dans ma profonde expérience
D'un sentiment si mensonger,
Je plains l'adolescent de trop de confiance
Qui dans des rets trompeurs court d'abord s'engager.

Jugeant le monde par son ame,
Bientôt tout assume à ses yeux
Un titre à son estime, et l'honneur, qui l'enflamme,
Répand sur ses entours son éclat radieux.

D'ailleurs, il croit que son courage
Des traitres le doit préserver;
Il brandit un long glaive, et dit: Tout l'avantage
Sera pour moi, vaillant, qui saurai tout braver.

Remets au fourreau cette épée;
Que peuvent ce fer et ton bras?
Pour repousser les traits de notre ame trompée,
Il faut un talisman que tu ne connaîs pas.

Il faut fuir la foule enivrante,
Ou flatter ses abaissemens;
Extirper de son sein la tige exubérante
Des plus hautes vertus, pour d'autres sentiments.

Il faut, par l'astuce d'Ulysse,
Triompher du fils de Thétis;
Se ravaler enfin au plus lâche artifice,
Et, géant que l'on est, descendre aux plus petits.

Parmi nous que de perfidie!
Bien fou qui compte sur l'ardeur
De tous ces faux amis dont l'ame abatardie
Par de pompeux discours croit cacher sa laideur.

LA POESIE.

William Shakspeare et Victor Hugo.

LES CRÉOLES, ESSENTIELLEMENT POETES.

Art divin, qui pourrait esquisser ta beauté?
Comment peindre aux mortels ta noble majesté,
Si le stérile hiver règne seul en leur ame,
Si pour eux Prométhée est revenu sans flamme

Du grand foyer qui luit au sein du firmament?
Ou, s'ils conçoivent tous ton noble enivrement,
A quoi bon leur venir étaler ma parole
Pour ne rien ajouter peut-être à mon idole?

Essayons toutefois.—Jusqu'ici mes pinceaux
Ont tracé trop souvent de terrestres tableaux:
Maintenant, j'ouvre un champ bien plus vaste au génie,
Et du grand océan de toute poésie
Je vais briser l'écluse, afin que tous les cœurs
Bondissent dans les flots de plus nobles ardeurs!

A moi le noble Hamlet, ornement de la scène!
La profonde vengeance, en la puissante veine
Du cœur de ce jeune homme, excite les bouillons
Du plus juste courroux, dont les cris et les bonds
Appellent les regards du ciel et de la terre,
Et font bruire au théâtre un incessant tonnerre
De battemens de mains et de puissants bravos.
C'est Hamlet poursuivi par l'ombre des tombeaux!
Ce prince, dont le bras, pour frapper un perfide,
Veut n'agir qu'au reflet du ciel seul qui le guide.

Hamlet, pour mieux venger qui lui donna le jour,
Oubliant ses amours pour un plus pur amour.
Hamlet, type si beau de la vertu divine!
Dont le front abattu, que la douleur domine,
Nous simule ce calme, au sein du firmament,
Qui précède toujours l'horrible enfantement
D'un fougueux ouragan, qui fait fuir le nuage
Comme l'algue exposée à l'écumante rage
Du flot qui rejaillit en frappant un vaisseau.
Hamlet tantôt pliant comme un faible roseau,
Et tantôt aussi fort, aussi ferme qu'Alcide!
Hamlet chassant enfin son abord trop placide:
Ce prince, furieux, invoquant le trépas
Sur la fosse qu'il vient de creuser de son bras
Au père infortuné de la pauvre Ophélie!
Ecoutez les accents de son sombre génie:
Il demande à grands cris, en défiant le sort,
Que bientôt sur son front, par un puissant effort,
Mille monts entassés forment un si haut faîte,
Qu'auprès, le fier Ossa soit gros comme une miette.*

* *Hamlet.*—Zounds, show me what thou'lt do:
Woo't weep? woo't fight? woo't fast? woo't tear thyself,
Woo't drink up esile, eat a crocodile?
I'll do it.—Dost thou come here to whine?
To out-face me with leaping in her grave?
Be buried quick with her, and so will I:

O vous qui recherchez le sublime et le beau,
Voyez surtout Hamlet avec Horatio
Méditant sur un os tout rongé par la terre:*
Le crâne d'Yorick!—Voyez-les se complaire
A rassembler les traits de cet homme si bon.
Quoi! c'est là, dit Hamlet, sur un sublime ton,
En promenant sa main sur cette face horrible,
C'est là qu'était la lèvre empourprée et sensible
Qui venait si souvent m'appliquer un baiser?
Un jour, la mort ainsi nous doit donc déguiser

And, if thou prate of mountains, let them throw
Millions of acres on us; till our ground,
Singing his pate against the burning zone,
Make Ossa like a wart! Nay, an thou'lt mouth,
I'll rant as well as thou.

* *Hamlet*—Alas, poor Yorick!—I knew him, Horatio! a fellow of infinite jest, of most excellent fancy: he has borne me on his back a thousand times; and now, how abhorred in my imagination it is! my gorge rises at it. Here hung those lips, that I have kissed I know not how oft; where be your gibes now? your gambols? your songs? your flashes of merriment, that were wont to set the table on a roar? Not one now, to mock your own grinning? quite chap-fallen? Now get you to my lady's chamber, and tell her, let her paint an inch thick, to this favour she must come; make her laugh at that.—'Pry thee, Horatio, tell me one thing.

Horatio—What's that, my Lord?

Hamlet—Dost thou think, Alexander look'd o' this fashion i' the earth?

Horatio—Even so.

Hamlet—And smelt so? pah!——(Throws down the skull.)

Horatio—E'en so, my Lord.

Horatio?—Dis-moi, ce superbe Alexandre
Qui conquit tant de gloire, on l'aurait vu descendre
Comme Yorick... à ce... ris donc, Horatio,
Ris donc de la grandeur d'Alexandre au tombeau!

Quel écrivain jamais surpassa ton génie,
O poète immortel, sur qui la lâche envie
A brisé follement ses impuissantes dents?
Shakspeare, tu peuplas la scène de géants.
Tes tableaux surhumains sont trop pleins d'énergie,
Pour n'avoir pas toujours froissé la jalousie
De ces poètes nains, dont le doré compas
A privé le talent de ses plus beaux appas.
Ces bardes dont Hugo foudroya la bannière!
Hugo, qui de la France est le noble Shakspeare!
Pour moi, qui crois connaître et sentir le vrai beau,
(Criez au sacrilége!) un La Harpe, un Boileau
Ne sont point mes auteurs. Leur trop timide muse
Fuyait Niagara pour l'onde de Vaucluse:
Elle ne s'approchait qu'en tremblant des brisants
Où la mer va bondir dans ses flots blanchissants;
Des vieux pins sur lesquels plane toujours la foudre,
Pour jeter à leur pied leurs rameaux verts en poudre,
Des déserts où l'on voit de brûlants horizons

Souffler au voyageur la mort dans ses poumons;
De l'aigle, tournoyant au-dessus de son aire,
Pour garder ses petits des carreaux du tonnerre;
Du rocher écrasant le front fauve des monts,
Et, comme un lustre éteint, suspendu sur nos fronts;
Du sombre mat, sans voile, enrayé par l'orage,
Que la hâche des flots démolit dans sa rage;
Des tombeaux que l'Egypte, en son règne orgueilleux,
Construisit à ses morts pour monter jusqu'aux cieux!

Ce sont là les sujets qu'épuiserait mon ame,
Si le besoin parfois, en me jetant sa lame,
Comme la grosse mer la sienne au marinier,
Ne m'arrachait des mains, pour un lourd écolier,
Ma lyre et mes refrains. Boyer et la grammaire
Remplacent trop souvent ma muse tutélaire!

Voilà ce qui me fait, moi, déserteur soldat,
Me tenir éloigné du plus noble combat,
Qui peut seul revétir de bronze ma colonne,
Dont le mince squélette est là que j'abandonne.*
Avec dix mille vers bien conquis par mon luth,

* Allusion au présent ouvrage, dont j'aurais voulu pouvoir augmenter le volume.

Je devrais accomplir mon gigantesque but,
Pour voir ce monument, affermi sur sa base,
Au cœur de ma patrie, en infiltrant l'extase,
Réveiller le courage, inactif, mais vivant,
Qui saurait bien se dire à son tour: en avant !
En avant pour cueillir sur la sublime crête
Où se plaît Apollon, la palme qui reflète
Pour le talent, qui doit surmonter tout effort,
Quand l'encouragement fait bondir son transport.

Tout Créole est pareil à la fertile terre
Qui dort sous les pavots d'une longue jachère;
En lui repose aussi de la fécondité
Le germe, dont l'étude aide l'activité.

Tout Créole est poète, en son cœur un phosphore
N'attend qu'un faible choc, pour faire aux yeux éclore
L'éclair, qui pour flamber et rester scintillant
Ne veut qu'un aliment. Ce feu, c'est le talent!
C'est ce pouvoir divin, le plus grand des oracles,
Et dont nos rivaux même admirent les miracles.

Ah! si Plutus pouvait m'accorder deux seuls mois
D'un précieux loisir! soumis aux douces lois

De l'inspiration et de la poésie,
L'on me verrait doter de ma part d'ambroisie
Mon malheureux pays, en dépit de l'effort
De ceux qui le voudraient mettre en un coffre-fort.
A ceux-là, je saurais, dans mon noble délire,
Lancer incessamment ma poignante satire
Pour que les cœurs pensants, à mes mordans refrains,
Dissent : Il a raison: et me battent des mains.
Pour ces hommes d'argent l'ame est une insensée;
Au-dessous de leur or ils l'ont cadenassée,
De cet or, leur seul bien, qu'en bravant le mépris,
A force de bassesse ils ont sitôt conquis.
Mais laissons ces vautours sur leur vile pature,
Pour revoler vers l'aigle et la belle Nature!
Ah! revienne pour moi mon chant aérien!
Pour remonter aux cieux, reprenons le lien
Que j'ai laissé flotter un moment pour la terre ;
Revenons à Hugo! revenons à Shakspeare!

Leur ame est un torrent que l'on voit s'échapper
Parfois, malgré la digue, et qui, pour mieux frapper
Les esprits les plus fiers, sous un ciel sans nuage,
Assaille tout-à-coup le florissant visage

Des vallons et des bois. Mais Boileau, nous savons,
Est toujours comme une onde uniforme et sans bonds,
D'un crayon exclusif, dans la miniature,
Il s'arme incessamment pour peindre la Nature.
Shakspeare, et toi, Hugo, vous êtes Raphaël,
Embrassant ou l'orage ou l'azur d'un beau ciel!
Le chantre du Lutrin n'aime point la tempête;
A moins que ce ne soit celle que sur sa tête
Un chanoine essuya par le choc d'un bouquin.
Voilà de grands tableaux, dignes du genre humain!
Et non pas cet *Hamlet,* dont l'auteur nous peint l'homme
Plus grand qu'il ne le fut aux plus beaux jours de Rome!
Pauvre Boileau! Silence... ô crains de courroucer
Muse, certains lecteurs, en venant dénoncer
Un génie impuissant dans ce dieu de la lyre!
En quels excès fait choir le désir de médire!
Hugo même n'a pas tous ces emportemens;
Muse, tu dois rougir de pareils sentimens.
Eh! que te fait à toi que Despréaux préfère
Aux plus nobles élans, d'un vain mot la poussière?
Et si jamais Molière, en ses divins accords,
Ne pouvait dans son cœur exciter de transports
Que pour son tact si fin à trouver une rime?
Du vieux rhéteur d'Auteuil si la mordante lime
Et le juste compas, sur ton noble Hugo

Pouvaient se promener, tu verrais si Boileau
Laisserait l'hémistiche assumer, ô vertige!
Le son qu'au bout des vers un vieil usage exige.
Voilà pourtant un tort qu'on ne censure pas
Béranger, Delavigne, en vos pompeux combats
Avec l'enthousiasme! *Eh que fait la pensée*
Lorsque par vos beaux vers notre oreille est blessée?
Aussi, Boileau prit soin d'éviter cet écueil,
Mais sa pensée, hélas! il l'a mise au cercueil.

UNE MÈRE

Découvrant le tombeau de ses enfans.

C'est ici, sous ce marbre! O que ne puis-je encore,
Comme au tems du bonheur, les presser sur mon sein!!!

Peut-être encore, un jour, ma caressante main
J'oûra sur leurs doux fronts, qui ne faisaient qu'éclore
Au soleil, qui, pour eux, s'est sitôt obscurci!

Ah! cherchons à calmer de mon cœur le souci
Et la trop cruelle amertume!

Pour tromper, chers enfans, le mal qui me consume,

Je veux me rappeler qu'un séjour paternel,
Par un sang surhumain, holocauste immortel!
Fut conquis pour nous tous sur un bois funéraire !

Enfans, un jour encor vous verrez votre mère !

SUR UNE REJOUISSANCE NATIONALE.

J'avais dit : pour nous plus d'ivresse,
Plus d'héroïques apparats ;
Plus d'effusion d'allégresse,
Plus de carrousels, plus d'ébats :

Mais voici qu'en ce jour une pompeuse fête
Nous venant replacer au faîte
Des transports les plus fiers et les plus belliqueux,
Du flambeau de la liesse a réveillé la flamme
Qui luit encore dans notre ame,
Pour en rediaprer l'horizon nébuleux.

NAPOLÉON.

Né simple citoyen sur la rive étrangère,
Au sommet d'un vieux roc ébranlé par les flots,
Placé chez les Français au rang de prolétaire,
Oserait-on jamais soupçonner ses travaux ?
Lui, pourtant d'un seul bond fixant ses destinées,
Ecrasera vingt fois vingt trônes odieux !
On proscrira ce chef : mais l'exil, les années
Ne feront qu'agrandir ce colosse orgueilleux !

A UNE JEUNE FILLE ;

Sur l'importance de ses dents.

Une bouche bien fraîche où l'albâtre et l'ivoire
S'enchâssent au corail pour régner avec gloire,
Est le plus beau des dons qu'Amour fit aux mortels ;
C'est alors que ce dieu mérite ses autels.

Craignons donc pour la fleur l'influence fatale
Qui pourrait tout-à-coup effeuiller son pétale.
Voilà pour la beauté ; mais la santé du corps
N'est-elle pas surtout le plus grand des trésors ?
Nous pouvons cependant par notre indifférence
Imprimer à ce corps une horrible souffrance :
La fable du Caucase et de son noir vautour,
Ne rend pas la douleur qui nous attend au jour
Où l'aveugle incurie et la molle paresse
Nous auront, à vingt ans, plongés dans la vieillesse.

Milton pour effrayer des esprits peu craintifs,
Leur parla de Satan, de ses traits incisifs,
Alors que par un mot, sur le bord de l'abyme,
Il pouvait arrêter le méchant dans le crime.
Que ne lui peignait-il l'éternel mal de dent ?
Soudain il eût pu voir ce pêcheur imprudent
Frissonner, et quitter ses habits pour la haire ;
Se frapper de ses poings, se rouler sur la terre.

Comme a dit l'Indien dont chacun sait le nom,
Etait-il sur la rose ou bien sur l'édredon ?
Et sa couche pourtant, sur la flamme étendue,
Qu'est-ce auprès d'une dent qui nous ronge et nous tue?

C'est peu que ce supplice : au jeune homme amoureux,
Un autre est réservé, qui paraît plus affreux :
Bientôt il lui faudra d'une main assassine
Implorer le secours contre un mal qui le mine,
Pour se voir dépouiller comme un bel arbre vert
Assailli par les vents au milieu du désert.

Pour la femme surtout, ô douleur plus cruelle,
Quand sa glace lui dit qu'elle n'est plus si belle !
Que dans ce colombier où folâtraient les ris,
Il ne lui reste plus que quelques os pourris ;
Qu'afin de mieux cacher tout ce qui la désole,
Elle doit plus souvent rompre avec la parole !
Que sa bouche est un gouffre, un fétide tombeau,
Où l'oiseau de Vénus a fait place au corbeau !
C'est alors, mais en vain, qu'on détourne la tête,
Pour n'oser à soi-même avouer sa défaite !

SUR LE CAPITAINE ARNAUD,

Tué par les sauvages d'Aransas.

C'est en vain qu'on te voit lever ta noble tête
Pour consulter les cieux et braver la tempête !
Du Destin, dans les flots, n'entends-tu pas la voix ?
Tu vas voir Aransas pour la dernière fois !
Tel que ce GRAND PILOTE immolé sur la plage,
Dont l'effroyable mort a couronné l'ouvrage,
Sous les coups redoublés d'un farouche assassin,
Comme COOK un poignard te perça le sein,
Et ta lugubre nef, par les flots ébranlée,
T'attendra vainement à la plage isolée !

LA GLOIRE.

Vieux fourreau que le fer dévore,
Mon front par l'ardeur est usé ;
Sans cesse il se déprime, et bien que jeune encore,
L'esprit dans ses assauts, l'aura bientôt brisé.

Heureux cet homme dont la tête
Ne rêve jamais rien de mieux
Que ces plaisirs grossiers où l'animal s'arrête :
Malheur à tout Colomb qui cherche d'autres cieux !

J'ai dit : d'une flamme enivrante
J'entretiendrai les nobles feux ;
Mais bientôt le génie, à l'amorce odorante,
A trahi de mon luth les efforts orgueilleux.

Fée aux miettes,* la Poésie
N'a pour moi que de vains soupirs ;
Des restes méprisés sont l'unique embroisie
Que la pauvre déesse accorde à mes désirs.

Et de poursuivre une chimère
J'ai fait à mon ame un devoir !
Comme l'homme éconduit qu'une beauté sévère
Abreuve de dédains, conserve encor l'espoir.

Un fantôme me tient en laisse,
Comme ce platonique amant ;
Moi dont l'ambition ne reconnaît d'ivresse
Que celle qui répond aux besoins d'un géant !

Ah ! puisse un jour enfin, la Gloire
Payer d'un prix équivalent
Mes efforts assidus, pour saisir la victoire
Que se promet l'orgueil de mon cœur exigeant !

* Voyez "La Fée aux miettes," de Charles Nodier ; un des nombreux chefs-d'œuvre de cet illustre écrivain.

A UNE JEUNE FIANCÉE

Qui s'était beaucoup récriée sur la mansuétude d'un petit oiseau blessé qu'un de mes amis lui avait envoyé de sa chasse, et à la sollicitation duquel j'ai composé ces quelques vers :

Il en est un plus doux, et que ta main caresse
Sur le giron tremblant d'un mortel dans l'ivresse !*
Mais moi pour qui Vénus n'a qu'un front contempteur,
Mon orgueil me défend d'encenser ses caprices :
Des rigueurs de l'Amour, par ses rudes délices,
Diane console mon cœur.

* Allusion à l'oiseau de Vénus.

LE SPLEEN.

Que peut contre ce mal notre philosophie ?
Ah ! que nous font les biens passagers de la vie,
Quand nous sommes en proie à ce poison mortel
Qui flétrit du plaisir le brillant arc-en-ciel ?
C'est le noir scorpion dans l'onde cristalline
De l'esprit, qu'il réduit en fétide piscine.

Tarentule attachée à la joie, au bonheur,
Ah ! quels accords pourraient dissiper dans mon cœur
Le léthargique effet de ta lâche morsure ?
Pour moi, plus rien de grand dans la triste Nature !
Le beau réveil du jour, ce spectacle divin
Qui versait autrefois l'allégresse en mon sein
Quand avec le soleil je revoyais la vie,
A perdu ses attraits pour mon sombre génie.

Au lieu des doux transports de l'enfance en ses jeux,
Dans mon âme j'entends les sons les plus affreux,
Des cris, comme au désert poussent dans leur détresse
Des tigres et des loups que la faim frappe et presse.

Ossivore vampire introduit dans mon flanc,
Qui me délivrera du poignard de ta dent?
La Nature malgré sa tendre prévoyance,
Ne saurait tempérer mon horrible souffrance.

Le doux sommeil, qui fait par ses puissants pavots
Narguer la mort qui frappe aux portes des cachots,
Ne peut rien contre un mal qui me mine et me ronge;
A dormir, vainement je m'apprête et je songe.

L'Amour même, l'Amour ce dieu consolateur
Emousserait ses traits pour raviver mon cœur.
Je suis blasé sur tout, et tout me rassasie;
Tout, jusqu'au doux accens nés de la Poésie.

Comme fait en tombant la longue goutte d'eau,
Le spleen, ce monstre affreux, pour creuser mon tombeau,
Exerce lentement l'incisive nature
De son ongle, abreuvé du sang de ma blessure !

BERANGER.

De tout tems, des chansons L'ESSAIM fut importun :
Mais des GRANDS CHANSONNIERS dites-moi le nombre: UN !

SUR UN VOLUME DE POESIES

Où j'ai cru découvrir des phrases entières de Bossuet.

A MA MUSE.

Muse, ne te nourris jamais que d'ambroisie,
Si tu veux qu'en mes vers brille la poésie.

Ne va pas follement fuir le miel et les fleurs
Pour des mets moins légers, aux trompeuses saveurs ;
Laisse-là tous ces sucs d'indigeste nature,
De certains ménestrels l'unique nourriture ;
Ces tristes sermoneurs en longs alexandrins,
Qui traduisant l'église en leurs tièdes refrains,
Offrent de Bossuet la froide parodie.
Ces argumens, en vers, sont mortels au génie.

Quand le rhythme a saisi la prose dans ses rets,
Il chatre son essor, il émousse ses traits ;
Au coursier qui voltige en la noble carrière,
Succède l'éléphant qui fatigue la terre.

Le premier jet d'esprit est souvent le plus beau ;
Il lui faut donc toujours conserver le manteau
Dont l'auteur, dans sa langue, a paré sa pensée.
Qui verrait sans dépit l'Histoire, un jour, poussée
A priver ce géant qui n'avait que cinq pieds,
Du pouvoir qui mettait tout un Monde à ses pieds ?

Muse, ne va jamais sur ta païenne cime
De la chaire établir l'éloquence sublime,
Ni faire résonner dans le temple de Dieu
Des chants parnassiens indignes du saint lieu.
Un "hélas ! ô seigneur !" quand il n'est pas en prose,
Rend, tu le sais, ô muse ! un discours trop morose ;
L'aigle de Meaux rimé, c'est l'aigle sans fierté
Que l'oiseleur retient dans la captivité.

Imite ce génie à la haute stature,
Ce poète étonnant, peintre de la Nature,
Dont la palette d'or, quand il jaspe les cieux,
Refuse ses couleurs pour étaler aux yeux
Tout tableau trop abstrait, admirable en sa place,
Mais qui prive Apollon de sa plus noble audace.
Imite de HUGO l'esthétique labeur,
Et jette le compas pour écouter ton cœur.

LES TOURMENTS DE L'AMOUR.

Cette passion refoulée dans le cœur par l'orgueil et le désappointement.

Le lecteur s'apercevra d'abord que le seul mérite d'une pareille composition ne peut consister que dans la difficulté vaincue. Des vers d'une syllabe ! c'est un luth qui n'aurait qu'une corde ; quels accords en pourrait-on espérer ?

Quand
L'ame
Prend
Flamme
Pour
Femme,
Jour

Sombre
Luit :
Fuit
L'ombre
D'heur !

Fleur
Pluie
Plie !

Cœur
D'homme,
Gros,
Clos,
Comme
Plomb,
Pèse,
Lèse,
Fond !

J'AIME LES TOMBEAUX!

J'aime à voir un vieux saule, au front échevelé,
Comme un ange, veillant sur une jeune tombe !
Et tout auprès, pensif, par l'amour appelé,
Le malheureux mortel dont la tête retombe
Sur son sein pantelant, par le deuil refoulé.

A ses pieds, un ruisseau, qui palpite et sanglote,
S'écoule moins rapidement
Que les pleurs de ce jeune amant,
Dont le cœur aussi bruit et flotte
Sur un gouffre orageux, un abyme sans fond !

Quelle erreur de son ombre aveugle encor cette ame!
Pourquoi plutôt ici venir pleurer sa femme ?
Près d'un vide cercueil ou d'un flambeau sans flamme
Que voit-on ? Eh ! qu'importe ! on sait tout ce que font
Eprouver en tout tems de triste jouissance
Ces lieux, où de son deuil on vient chercher l'objet,
Lorsque si loin est sa présence !

O pleure, jeune amant, les pleurs sont un bienfait !
Si je pouvais encore savourer leur effet,
Ma peine serait moins vivante !
Du deuil et du regret la serre est trop tranchante
Dans un sein desséché, tout gonflé de poison.
Les pleurs émousseraient l'incisif aiguillon.

Comme toi, n'ai-je pas aussi vu mourir celle
Dont un prêtre avait dit : c'est ta femme éternelle ?
O pleure, pour m'aider à porter ma douleur :
Pleure, pour alléger mon cœur !

Rien ne me froisse autant que les ris, le bonheur
Des mortels abreuvés de miel et d'ambroisie ;
C'est alors que ma peine est plus approfondie,
Et que dans mon ame assombrie,
Comme le plomb bouillant qui pleut sur le ramier,
Retombe plus pesant, pour la faire ployer,
Le corrosif chagrin et son affreux cortége !

O pleure, infortuné, que ma douleur assiège :
Oui, gémis et plains-toi, pour partager mes maux,
Comme toi, j'aime les tombeaux !

Mais moins heureux hélas ! celle que je regrette
Ne repose pas près de moi !
C'est pour elle surtout que la tombe est muette :
Elle ne m'entend pas sangloter comme toi !

Seulement cet oiseau dont l'ame si constante
Se fond dans ses gémissements,
Flatte ton ombre, ANNA, de sa voix déchirante,
Qui te doit rappeler ma plainte et mes tourmens!

Que dis-je, ô mon amour! l'aile de ma pensée,
Bien plus rapide encor que le prompt Aquilon,
Pour visiter parfois ton ombre délaissée,
A travers flots et cieux, me transporte au vallon
Qui borde la colline où ta fosse est creusée!*

Ainsi, c'est donc en vain que dans mon triste cœur,
Pour ajouter encore un trait à la douleur,

* Hélas! que n'ai-je fait que tracer ici une peinture imaginaire! mon existence entière n'aurait pas été ébranlée! je n'aurais pas vu ma jeunesse se flétrir par l'angoisse et l'amertume, qui, vainement pour s'étourdir, m'ont, durant dix belles années, follement poussé en désespéré à travers tous les plaisirs bruyants et mensongers de la vie. Insensé que j'étais! je croyais pouvoir ressaisir le bonheur! Ah! il n'est d'hommes invariablement heureux parmi nous, que ceux que la Nature a couverts tout entier du bouclier de l'égoïsme et de l'insensibilité! Dans un monde comme celui-ci, toutes les fortunes les plus enviées et les plus fascinantes ne sont rien auprès de ce bienfait inappréciable.

Avec l'Eternité, l'Océan te sépare
De ton inconsolable époux !

ı front d'un mont boisé que la Nature pare
› verdoyants gazons et d'ombrages si doux,

Repose la femme chérie
Qui, dans le désert de la vie,
avait, hélas ! à moi, fatigué pélerin,
Fait trouver sur son sein,
'ec un doux repos, une douce patrie !

ODE *

Composée pour les CHASSEURS A CHEVAL LOUISIANAIS, à l'occasion du retour de leur capitaine parmi eux.

Gloire à l'homme qui nous commande !
L'obstacle fuit à son abord :
De sa noble et vaillante bande
Il partage encor le transport !

* Je me suis réconcilié avec cette pièce, depuis que j'ai appris l'attention qu'elle m'a value d'un homme aussi indulgent qu'instruit. M. Canon se trouvait à la fête où ces vers furent entendus pour la première fois. Un de mes amis ayant profité de la circonstance pour présenter à la société une liste de souscription pour l'impression de ce volume, l'avocat distingué que je viens de nommer, ne fut pas le dernier à m'honorer de son patronage ; il ajouta tout d'abord son nom aux nombreuses signatures que m'avaient déjà accordées mes compatriotes : puis, un instant après : "Je me suis trompé, Messieurs, (ajouta-t-il) veuillez me renvoyer la liste : l'auteur de cette ode mérite d'être encouragé." Et il écrivit E. A. Canon, pour deux exemplaires. Après cela si j'étais encore sensible à la louange ou à la satire, (car ce que je viens de rapporter au sujet de quelques strophes, n'est qu'à cause de l'hommage que je fais du présent ouvrage à mon pays) je pourrais avec raison hautement m'écrier ici :

Tout Zoïle aujourd'hui par mon pied est foulé :
J'ai pour approbateurs Canon ! Mercier ! Soulé !

En vain le Sort semblait lui-même,
Par une puissance suprême,
Le disputer à ses soldats :
De la gloire la voix plus forte,
Qui le harangue et qui l'exhorte,
Vers nous précipite ses pas.

Qu'elle est brillante la bannière
A nos yeux cachée un instant !
C'est le ciel, après le tonnerre,
Qui reparaît plus éclatant !
Notre jeune chef est l'image
Du nautonnier qui vainc la rage
Et le vaste pouvoir des flots :
N'a-t-il pas foulé les entraves
Qui le séparant de ses braves,
Les faisaient veufs de ses travaux ?

Tel le fier oiseau de la foudre,
Souvent, dans ses excursions,
Met tout empêchement en poudre,
Pour revoler à ses aiglons!

Appel puissant de la patrie,
C'est ton ineffable magie
Qui fait triompher des efforts
Qu'un Destin jaloux nous oppose !
Est-il rien que notre ame n'ose
Quand tu réveilles ses transports ?

Amis, enivrons-nous de gloire,
D'amour, de vin et de chansons !
Que de nos hymnes de victoire
L'écho répercute les sons !
Dans son cœur que chacun efface
Des maux passés la moindre trace,
Quand luit pour nous un si beau jour!
Quand de son chef on se prépare,
Par le tambour et la fanfare,
A célébrer l'heureux retour!

SUR LA MORT D'UN JEUNE AMI.

Ralentis, ô mon cœur, ta plainte et ta pitié,
Quand son destin plutôt devrait être envié !
Il n'a pas, en traînant une lâche existence,
De ce monde enduré l'orgueil et l'insolence.

REFLEXIONS

Que m'a suggérées le désir manifesté par un ami de me voir exprimer dans mes vers mes griefs contre la Fortune.

Quand des hommes si grands! ont du Sort tant souffert,
Me siérait-il, à moi, de proférer la plainte ?
Jean-Jacques et Johnson, Chatterton et Gilbert
Paralyseraient ma complainte.

Chatterton et Gilbert ! mon ame a tressailli !
O glorieux témoins d'un Destin trop rebelle !
Quel barde à vos tombeaux n'est pas enorgueilli
D'effeuiller une fleur nouvelle !

Ah ! plus que vos éerits votre mort a prouvé
D'un siècle corrompu la honte et l'infamie !
Les grands hommes toujours auront donc éprouvé
Combien la gloire est ennemie !

Ces deux jeunes auteurs n'avaient que du talent ;
S'ils eussent comme moi porté dans leur poitrine
Un cœur plus résolu, d'un pouvoir accablant
Ils auraient triomphé par la force divine.

Ils se sont dit "mourons et ne combattons pas !"
Et leur plume éloquente, à la plainte asservie,
N'a fait qu'enorgueillir l'ame des scélérats
Qui les poursuivaient par envie.

Ah ! que ne vivaient-ils pour les voir confondus
Ces riches endurcis, opprobre de la terre,
Qui semblent oublier sur l'hermine étendus,
Quc pour eux grossit le tonnerre !

N'eut-il pas mieux valu, défiant la souffrance,
Dévorer dans son sein la misère en silence,
Pour forcer tous ces nains, héritiers du néant,
A ployer le genou quand passait le géant ?

Le pied sur l'échafaud, voyons quel fut Chénier !
Sous le plus vil pouvoir, quand tout tremble et chancelle,
C'est pour les foudroyer
Que sur ses assassins son regard étincelle.

Déjà sa lyre, ailleurs, jeta ses derniers sons ! *
Son front domine sur la place.
Pour le mieux contempler, vers la Mort avançons !
Quelle noblesse et quelle audace !

* Voyez dans les œuvres de Chénier ces beaux vers qu'il fit dans sa prison, une heure avant de marcher à la mort :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre, &c., &c.

Et plus loin, cet iambe où il s'écrie :

Mourir sans vider mon carquois !

Tout Paris, à sa vue, est frappé de stupeur:
Va-t-il parler ? Voyez comme il lève la tête:
Salut à l'immortel poète !
A lui tout mon encens, victoire à son grand cœur !

Et toi, dont la plume opulente
Me le peignit si grand au sein de l'épouvante !
Vigny, n'est-ce pas grâce à toi
Que sous sa veste grise et son col militaire,
J'ai contemplé ce martyr-roi
De tous les ménestrels, prodiguant à la terre
Le plus magnifique tableau ?
La Vertu souriant sous le fer du bourreau !

Nous lamenter, nous plaindre, est pour nos ennemis
Un triomphe ineffable :
Il est un beau courage à notre âme commis,
Plus que tous nos maux stable.

N'en suis-je pas armé, moi qui brave le Sort ?
Lorsque ma faible main, lâchement inclinée,
Comme le fier vainqueur de Sparte, à Mantinée,
Je pourrais, par un simple effort,
Arracher de mon sein la flèche empoisonnée !

SUR UN PETIT ENFANT

Couvert d'un Parapluie.

Cher enfant, que ne peut ta jeune ame, qu'épie
Déjà ce noir autour que l'on nomme le Sort,
Trouver, comme ton front, un port contre la vie !
Un jour tu connaîtras le malheur et la mort !

ENCORE LES HOMMES ET LEURS MEFAITS!

Je profiterai de ce titre pour déclarer que dans mes satires je n'ai prétendu censurer la conduite de personne en particulier: ceux qui me connaissent savent que je suis au dessus de pareils moyens. Je n'ai donc fait que signaler les erreurs et les vices de l'humaine nature en général: et ce, sans follement chercher à assumer ainsi aucun relief aux yeux du Monde. Moi-même, ne suis-je pas homme!

Savez-vous quels sont ceux qu'aujourd'hui le grand Monde
Recherche incessamment, et que ma plume fronde?
Ce sont ces damerets à l'esprit apprêté,
Aux discours compassés, au cou haut cravatté,

Ces fatigants parleurs si satisfaits d'eux-mêmes,
Qui, malgré leur sottise, à leurs arrêts suprêmes
Lancés contre un auteur, voudraient que par des ris
Le public approuvât leurs insolents mépris
Pour l'homme de talent, réjoui dans son ame
De n'être pas compris par celui qui diffame
Vainement son savoir : par celui dont la voix
Meurt toujours en naissant sans échos et sans poids ;
Cet être dont le front, cible du ridicule,
Est tout criblé des traits d'un stigmate qui brûle,
Et que l'homme sensé lance à cet hobereau
Comme le picador * ses pétards au taureau.

J'en sais un qui toujours me vient parler Histoire,
Et qui fait consister son mérite et sa gloire
A citer quelques traits connus de tout enfant,
Qui les relate au moins sans cet air triomphant
Qu'assume le pédant dont je trace l'esquisse ;
Cet homme qui toujours veut que l'on applaudisse
Son fatigant langage en la narration,
Quand des siècles passés il exhume un grand nom.

* L'un des principaux acteurs aux combats de taureaux.

Alors qu'à tout propos, dans sa monomanie,
Il nous vient réclamer pour quelque vieille vie
L'intérêt que toujours cause l'historien,
Le traitre, pour ternir le plus noble entretien,
Malgré chacun qui dit : achève donc barbare,
Dans sa bouche, vingt fois, fait rouler son cigare,
En cherchant longuement, dans son vague cerveau,
Au sujet d'un vieux roi, quel était son bourreau.
Vainement on lui crie : abrège donc l'histoire,
Parle nous de Louis, sauve nous le déboire
De tes digressions, qui glacent l'intérêt :
Dans ce cas, au narré le roi seul suffisait.
Savez vous ce qu'il fait ? il se tait l'insipide,
Parce que sa mémoire, échappée à la bride,
Alors qu'il relatait les forfaits d'un tyran,
Ne lui dit pas tout bas son bourreau fut Tristan.

Eh bien, le monde est plein d'hommes de cette espèce,
Dont on vante l'esprit, le tact et la finesse,
Le profond jugement et les nobles talents :
Ces êtres que jamais un homme de bon sens
Ne saurait écouter sans hausser les épaules,
Et qui, pour mendier de nos jeunes Créoles

Le trop facile encens et l'admiration,
Ont toujours dans leur bouche Aristote ou Platon.

Si ces hommes pourtant si pleins de leur génie
Savaient ce que l'on dit de leur impéritie,
Qui dans le cœur du sage excite la pitié,
O combien leur orgueil serait humilié !

Voyez cet autre qui, malgré notre indulgence
Pour tous ses *pataquiès* et son outrecuidance,
Ose encor s'étayer parfois de Duvivier, *
Et comme pourrait faire un méchant écolier,

* En parlant ici de Duvivier et de notre langue, cela me fait penser que nous n'avons encore ni une grammaire, ni un dictionnaire, ni un traité de versification, qui soient à la hauteur des écrivains de notre siècle. Quel lexicographe plus pauvre que Nodier ? mais quel prosateur ou quel poète plus puissant, plus luxueux, et plus inépuisable que lui en expressions énergiques, élevées, et nouvelles ? Le dictionnaire de l'Académie et Boiste lui-même, dans son pan-lexique, donnent-ils la moitié des mots qui se trouvent dans Balzac, Hugo, Nodier, Alfred de Vigny, Chateaubriand, et Alexandre Dumas ? Boniface, Le Tellier, Chapsal, Duvivier, &c., ne sont-ils pas également à mille lieues de ces grands écrivains ? Que fera donc le malheureux jeune homme dans la tête duquel bouillonnent l'ardeur et la pensée, lorsqu'il aura compulsé tous ces traités sur la langue, et les admirables productions des littérateurs que nous venons de citer ? Devra-t-il imiter la

Nous reprend sur des riens, qui peuplent le domaine
Aride et circonscrit de sa science vaine.
Un souffle à celui-ci suffirait pour le voir
Tout honteux et tremblant sous l'accablant pouvoir
Du mérite indigné, qui prendrait la parole
Pour chasser cet insecte autour de lui qui vole ;
Mais l'homme instruit, alors, jamais ne dit un mot ;
Il est trop occupé pour répondre à ce sot :
Seulement en lui-même il fait ce commentaire :
Comment donc (pense-t-il) lui nous parler grammaire !
O quelle anomalie ! ayez donc du savoir
Pour qu'un pleutre éhonté fasse à quelques uns voir
Que le plus incapable, avec de l'impudence
Peut par quelque vernis cacher son ignorance !

noble et appréciable liberté de Balzac et de Hugo, ou suivre aveuglément son Boniface et son Boiste ? Que s'il se voit forcé quelquefois de recourir à un traité de versification, c'est encore pour trouver sa langue rabougrie et enchaînée. Pour peu donc qu'il sacrifie à la poussière des classes, et à la timidité, si naturelle à son inexpérience, son esprit doit naturellement rester enveloppé dans d'inextricables maillots, dont un peu de hardiesse, dirigée par le goût, pourrait seule l'affranchir.

Dans les trop prolixes pages que Boiste, à la fin de son dictionnaire, a cosacrées à l'explication du méeanisme des vers, on lit les inévitables paragraphes suivants :

"Un vers est défectueux, qand le dernier hémistiche a une apparence de rime, une convenance de sons avec le second hémistiche, soit du même vers soit du vers qui suit, ou du vers qui précède."

En France, au moins, un sot a-t-il peur du soleil;
Dans l'ombre il se blottit, et d'un profond sommeil
Son esprit accablé, ne va pas dans la nue
S'exposer follement à l'éclatante vue
Du talent, pour s'en voir aussitôt foudroyé :
Il a trop de pudeur pour s'exposer au pied
Qui le rapprocherait encor plus de la terre,
S'il en était foulé comme un grain de poussière.
Mais ici, l'ignorant qui craint moins l'homme instruit,
De ses prétentions, sans cesse le poursuit :
Bravons tout, s'est-il dit, et méprisons la honte;
Il n'est rien pour percer, qu'à cœur joie on n'affronte ;
C'est peu que de parler, en alignant des mots
Je pourrai figurer aussi dans les journaux.

"Cette règle s'applique non seulement aux finales de chaque hémistiche ou césure, mais encore aux mots qui riment, ou qui ont l'air de rimer, dans un même vers."

Et plus loin : "Le principal défaut qu'on doit éviter dans les vers suivis, est de faire rimer deux vers masculins avec deux vers masculins, quand ils ne sont séparés que par deux vers féminins, ou deux vers féminins avec deux vers féminins quand ils ne sont séparés que par deux vers masculins, &c."

Maintenant, ouvrez Corneille, Racine, Voltaire, Hugo, Dumas, Barthélemy, Delavigne, Lamartine, Soumet, &c., et voyez si ces règles absurdes n'ont pas été, avec raison, foulées aux pieds par tous ces auteurs. Quelle extravagance, en effet, comme je l'ai déjà remarqué dans ce volume, de penser qu'il faille sacrifier une expression palpitante, imitative et incisive, et souvent même une belle pensée, à un hémistiche, ou à la suppression

Attaquons un grand nom : quelque gloire flagrante,
Un auteur dont Paris, par sa plume savante,
Voit s'ennoblir encor ces superbes bazars
Refoulés de trésors par la main des beaux arts.
Osons tout : je sais bien que par l'échafaudage
Que je vais ériger, un lecteur un peu sage
Ne se laissera pas, lui, prendre par mon ton.
Hola, me dira-t-il, quel est d'abord ton nom ?
Qu'as-tu fait jusqu'ici ? cite moi quelque ouvrage
Qui te donne le droit d'exiger davantage
De l'auteur dont tu veux ravaler les écrits.
Jeune Cid littéraire, étouffe tes mépris ;
" Les coups d'essai pour toi, sont loin des coups de maître ; "
Si du littérateur la gloire pouvait naître

de quelques mots "*qui ont l'air de rimer dans un même vers.*" Que doit donc penser tout auteur d'un traité de versification, de cette méditation de M. de Lamartine :

> Toi, *dont* le monde encore ignore le vrai *nom*,
> Esprit mystérieux, mortel, ange, ou *démon*,
> Qui que tu sois, *Byron*, *bon* ou fatal génie, &c.

Ah ! mon Dieu ! (a-t-il dû s'écrier à lecture de cette pièce) dans trois vers, dont, nom, démon, Byrôn, bon; cinq fois ON ! mais c'est épouvantable !

Pour peu qu'il soit également choqué de la répétition successive des mots en ANT le même poète a dû lui causer, pour le moins, un violent accès de fièvre accompagnée de frisson, dans les vers suivants :

D'un téméraire effort en combat singulier,
Comme celle qu'on voit couronner le guerrier,
Son illustration serait par trop facile.
Va, crois-moi, ton élan, jeune homme, est inutile;
N'ose plus défier, dans l'espoir d'un laurier,
Achille, dont l'aspect suffit pour te ployer.
Exerce toi d'abord pendant nombre d'années,
Il en faut pour l'étude, "aux ames les mieux nées :
Et lorsque d'un auteur le glorieux renom
Excite ton envie, insensé, sur son nom
Ne va plus, pour briller parmi quelques ineptes,
Te ruer, pour te voir mépriser des adeptes.
Voilà ce que dirait, dans son austérité,
L'homme instruit, mais les sots sont en majorité.

Et ces nuages purs qu'un jour *mourant* colore,
Et qu'un souffle léger, du *couchant* à l'aurore,
Dans les plaines de l'air, *repliant mollement*,
Roule en flocons de pourpre, au bord du *firmament*, &c.
. . . . sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle *menaçant*,
En tout lieu vous poursuit, en tout lieu vous *attend;*
Et déjà, mille fois, dans votre *sang* trempée,
S'enivre encor de votre *sang*.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Les corps des *mourants ;*
Le héros l'excite
Et le précipite

Maintenant que mon vers a posé sa lanterne
Au front de tout pédant, qu'une glace moins terne
Le fait mieux ressortir dans mon rude tabeau,
Et, qu'aux traits esquissés par mon ferme pinceau,
Chacun se dit d'abord, en lisant ma satire :
Voilà bien l'insensé !—maintenant que le rire
Désopile sur lui mes plus sombres lecteurs,
D'hommes plus fatigans, de plus grands aboyeurs,
Je vais, en résumé tracer aussi l'audace,
Et placer avec eux le Monde face à face.

Ce sont ces gens oisifs, qu'on rencontre en tous lieux,
Qui se plaignent de tout, et qui n'ont rien de mieux
A toujours ressasser, que ces phrases banales
Dont un homme de sens craint les rudes rafales ;

A travers les *rangs :*
Les feux l'environnent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds *sanglants ;*
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits *brûlants,*
Comme la poussière
Qu'emportent les *vents.*

On s'aperçoit facilement que M. Lamartine a voulu terminer (dans cette dernière strophe seulement) toutes ses rimes masculines en ant, mais cette répétition des mêmes sons, quelque volontaire qu'elle soit ici, ne tend

Ces êtres qu'on entend toujours déblatérer
Contre "BIEN DES ERREURS" et qui ne font qu'errer;
Tous ces aveugles-nés dont jamais la lumière
Un seul jour n'éclaira la si faible paupière,
Et qui, sur les sujets toujours les plus ardus,
Sont prêts à déployer leurs propos éperdus.
Ecoutons-les parler. "Je plains la République
Si le gouvernement suit cette marche oblique ;
Allons donc, c'est affreux, cela ne peut durer ;
O j'en suis furieux! qui pourrait l'endurer ?
Messieurs, avant longtemps vous verrez l'anarchie.
Mais toi qui prévois tout, prestigieux génie,
Ne peux-tu rien trouver dans ton puissant cerveau,
Pour corriger ces torts, et guider le vaisseau

pas moins à prouver, que dans les vers, quelques mots de plus en ANT ou en ON ne sont certainement pas aussi offensants pour l'oreille que le prétendent tous les traités de versification française.

Une extravagance d'une autre nature existe également dans les règles sur la rime et la césure :

"Les voyelles longues (dit-on) soit qu'elles se trouvent dans la dernière syllabe des vers masculins, ou dans la pénultième des vers féminins, riment mal avec les voyelles brèves; comme mâle avec cabale: intérêt avec objet, prêt avec projet: conquête avec coquette: dépôt avec dévot: fantôme avec homme: trône avec couronne: gîte avec visite, &c."

Quelle anomalie! Parmi les plus grands poètes de tous les siècles, qu'on m'en cite un seul qui n'ait pas mille fois fait rimer trône avec couronne: conquête avec coquette: mâle avec cabale: visite avec gîte: &c., &c.

De l'Etat, que tu dis en proie à la tempête ?
Voyons, consulte un peu ta noble et forte tête ;
Emets quelques avis, afin qu'une autre loi
Corrige ces abus, ou malheureux, tais-toi.

Encor si c'était là leur unique folie,
L'on fermerait les yeux sur leur monomanie,
Et sur la politique et ses ressorts latents
Qui confondent souvent les esprits les plus grands,
On laisserait parler tous ces fous à leur aise,
Sans leur manifester l'indicible malaise
Que causent si souvent leurs propos erronés,
Et que par un seul mot on peut voir prosternés.

Passons maintenant à la césure :

" La césure ne peut tomber sur un nom substantif suivi de son adjectif."

Heureusement pour la poésie que ce précepte n'a pas empêché Hugo, Dumas, Béranger et Barthélemy de produire dans plusieurs occasions les plus belles strophes, dont les vers sont construits comme celui-ci :

. . . .

Fait entendre ce cri funèbre : Dieu s'en va.

La Nemesis.

Un langage correct et vigoureux, de belles pensées, de la chaleur, de l'imagination, de la hardiesse, une bonne rime, un vers bien mesuré, qui soit toujours sonnant et saccadé, voilà ce qu'il faut, dans tous les tems, pour constituer un grand poète.

Mais ces hommes, l'on sait, ont consacré leur vie
A s'attaquer à tout ; et lorsque par envie,
Pour médire sans cesse, ils s'arment d'un discours,
Rien n'en peut enrayer la bassesse et le cours.
De ces êtres méchants la honteuse nature
Est celle de l'hyène ; une saine pâture
Répugne à tous ces cœurs par le vice nourris ;
Il leur faut pour festins des cadavres pourris.
De leur souffle, en parlant, se corrompt l'atmosphère ;
Leurs infâmes propos réduiraient en poussière
(Si les gens éclairés n'en connaissaient le poids)
La vertu la plus noble et les plus saintes lois,
Les réputations les plus hautes et pures
Du venin de leurs dents porteraient les souillures.
Ils sont si furieux dans leurs cœurs tatoués,
Par les hommes de bien d'être si conspués,
Qu'ils s'en vengent ainsi par leur futile langue ;
Mais en parlant d'eux-même, écoutez leur harangue :
De l'échelle du Monde, aux plus hauts échelons,
Ce sont eux qui devraient figurer par leurs noms ;
Pour leur patriotisme et pour leur beau génie,
L'airain devrait porter leur sublime effigie :
Mais le Sort, disent-ils, jadis, à Phocion,
Pour prix de ses travaux, a donné du poison.

Pour ces grands citoyens, hormis sous leur bannière,
Le mérite n'est plus qu'une absurde chimère ;
La femme la plus chaste, et de plus de vertu,
S'est rendue, ont-ils dit, sans avoir combattu ;
Un Laffite ! à leurs yeux, patriote hypocrite,
Ne doit qu'à des flatteurs sa gloire et son mérite :
Enfin, tout n'est comme eux, que vice et fausseté,
Que mensonge et bassesse, et vile impureté.

Dans les plis de mon ame est un juge suprême
Pour qui ces hommes là ne sont plus un problême :
S'ils savaient tout le mal que leur abord me fait,
Dans la rue, en passant, aucun d'eux ne viendrait
M'assommer ds bons mots et de sotte jactance.
Pour trouver l'art de plaire à cette folle engeance,
Jamais il ne faudrait, à leurs propos oiseux,
Répondre avec dépit, sur un ton sérieux :
O combien ces gens-là me fatiguent la tête !
Aussi, comme j'ai hâte à gagner ma retraite !
Quand un fâcheux hasard fait surgir sur mes pas
Ces êtres si petits, qui font tant de fracas,

Et qui sont nés pour dire à tout noble poète :
O toi, qui places l'homme au-dessus de la bête,
Rétracte-toi : crois-tu, parmi les animaux,
Qu'il en est un plus vil que moi, par mes travaux ?

SUR UN ENFANT.*

Enfant, tu me fais voir qu'un hazard trop cruel
Ne saurait ici bas gouverner toutes choses ;
Comment, avant le temps, croire qu'un coup mort
De ton front innocent puisse flétrir les roses ?

* Dans la pièce intitulée L'ENFANCE, page 31, je prie mes amis vouloir bien lire la troisième strophe comme je la reproduis ici :

. . . . Jusqu'à sa calvitie,
Et les non-sens que balbutie
Sa petite bouche sans dents,
Pareils à ces sons discordants

Qui bruissent dans le nid caché sous la feuillée,
Quand Phébus s'élançant de son lit ondoyant,
Laisse enfin Thétis esseulée,
Pour pousser vers les cieux son coursier flamboyant.

Je profiterai également de cette occasion, pour substituer la phase suiva à celle que renferme une des notes de ma préface : car il est souvent l (le génie) lorsque, comme le Duclos, ou l'Apollon du Palais-Royal, il s'offrir aux regards du public sous des haillons, ou sans la feuille de figu

! bien mieux que de Meaux l'orateur chaleureux,
    Tu me prouves que l'athéïsme
xiste que de nom, et sur le doute affreux,
ı regard, où se mire un ange radieux,
t comme mille éclairs étinceler le prisme
    De l'immortelle vérité
i me décèle un Dieu dans son éternité !

L'ANCIEN COLLEGE D'ORLEANS.

Salut dôme sacré ! vieux temple dont l'histoire
Est celle de mes jeunes ans !
Au beau prisme de la mémoire,
Tu paraîs à travers les temps,
Comme au noir horizon, sur la vague orageuse,
La voile blanchissante ! et mon ame rêveuse
Darde sur toi ses yeux perçants !

Les voilà donc ces lieux où brilla mon enfance !
Je veux m'assouvir sous ce mur
Des charmes de la souvenance,
Seul plaisir pour nous toujours pur,
Et dont rien ici bas ne trahit l'allégresse.
De nos beaux souvenirs la consolante ivresse
Peut défier tout mal futur !

Je triomphe, et ne puis exprimer de mon ame
Les sentiments tumultueux !
Ainsi quand le Ciel est en flamme
L'éclair disparaît dans les feux.
L'on ne s'énonce bien que quand l'ardeur brûlante
Des sens est appaisée, et que la voix pressante
Prend un ton moins impétueux.

Le plaisir ou le deuil, dans une ame sensible,
Gardent un silence expressif :
C'est comme la touche inflexible
Qui n'a qu'un pouvoir répulsif.
L'instrument est alors de tous ses sons avare ;
Sa voix gronde au dedans, et la main, qui s'égare,
N'en tire qu'un accord tardif.

Semblable à ce vieillard incliné vers la terre,
Et qu'ont abandonné ses fils,
Collége, ton toit séculaire
Du Tems a subi les défis,
Et de l'homme oublieux la noire ingratitude !
Moi seul je viens charmer ta longue solitude,
Et sais ce que pour moi tu fis.

Ce que pour moi tu fis ! O jours de mon enfance !
Vieux temple, rends-les à mon cœur !
Qui plus que moi sent la souffrance
Que laisse après soi le bonheur !
Au lieu de gais amis sur ta face fleurie,
Tu ne sais plus m'offrir qu'une vue assombrie,
Un cénotaphe et la douleur !

Cependant c'est bien toi, car rien dans ta nature
Ne paraît encore altéré.
Rien ?... Tout ! ce n'est plus ta structure :
Ton front est triste et concentré :
Je vois autour de toi sans cesse errer des ombres,
Spectres de mes beaux jours ! et leurs aspects si sombres
Ont pour moi tout défiguré !

Ah ! ce n'est que moi seul qui ne suis plus le même!
Mon cœur, vrai flambeau pétillant,
Me reste encor dans la nuit blême,
Et répand un jour scintillant :
Mais c'est pour découvrir en tous lieux un suaire,
Et sur des os poudreux la dalle tumulaire
Qui doit couvrir mon front brûlant !

L'ART DES VERS.

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle,
C'est peut-être un blasphême, et je le dis tout bas
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend, et ne la parle pas.

ALFRED DE MUSSET.

Il est aisé d'être prosateur, très-difficile et très-rare d'être poète. Plus d'un prosateur a fait semblant de mépriser la poésie. Il faut leur rappeler souvent le mot de Montaigne: "Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire."

VOLTAIRE.

A M. U. DAVID.

Avec tes vers qu'on voit monter par échelons
Jusqu'à l'habitacle des Muses,
Qui mieux que toi connaît les secrets et les ruses
De cet art, flamme ardente, où tant de papillons
Ont laissé follement leurs chétifs ailerons ?

uand tu peins ce pédant caché sous le costume
D'un chanoine irréligieux,
e ton rhythme inégal l'accord prestigieux,
rai marteau poétique, en frappant sur l'enclume,
ait jaillir mille éclairs de ton vers, qui s'allume
Au bouillonnant fourneau
De ton noble cerveau.

alheur à tout Fréron qui choit sous ce marteau,
Alors que sur ta lyre,
L'assumante satire,
ar un arrêt qu'il faut nommer voltairien,
ondamne tant d'écrits que des sots trouvaient bien !

Dans mainte phrase incohérente,
Plus d'une faute, palpitante
Pour l'œil vigilant et perçant
De ton compas si saisissant,

ous découvrant bientôt que dans telle épopée,
ar plus d'un vers proscrit, à l'allure éclopée,
insi que la raison notre oreille est trompée,
u haut de l'Hélicon fait descendre un auteur
ux sifflets accablants du plus mince lecteur.

EPITRE

AU DOCTEUR ALBUZZI.

En naissant, assailli par tous les maux du Monde,
Epandus de la boîte en poisons si féconde,
Semblable à l'arbrisseau qui périt sans appui,
L'homme, toujours froissé, languirait comme lui,
Sans cet art merveilleux dont l'heureuse influence
Doit s'étendre ici bas sur sa frêle existence ;
Sans tes soins assidus, et le secours divin
De ce don qui, dans toi, distingue un médecin.

Tu sais par quels secrets, inconnus du vulgaire,
L'on peut chasser la nuit qui voile ma paupière ;
Dans les flots de mon sang rappeler la chaleur,
Et purger les venins qui flétrissent mon cœur.

C'est en vain qu'Atropos, que ton pouvoir étonne,
Fait vibrer les serpents dont l'Enfer la couronne ;
Si d'abord tu paraîs, les ciseaux, incertains,
Échappent à la parque et tombent de ses mains ;
Et d'un reste de vie attisant l'étincelle,
Tu maintiens en moi-même une flamme immortelle !

Rival de la Nature et vainqueur de la mort,
Tu sais parer ses coups et prolonger mon sort,
Jusqu'alors où venant à sonner enfin l'heure,
Je dois abandonner ma terrestre demeure.
Le brillant dieu du jour, s'il embrase les cieux,
Son fils à leur clarté nous déssille les yeux ;
On le voit répartir avec économie
Les rayons qu'il nous faut pour nourrir notre vie,
Et, pilote éprouvé dans ce vaste océan,
Nous guider comme un aigle éployé dans l'autan.

Mais non loin, sous le toît où gémit une mère,
D'une voix éplorée entends-tu la prière ?
Cette femme aujourd'hui te réclame à son tour ;
Va veiller sur l'objet de son plus tendre amour !

Seule avec sa douleur, près du lit de sa fille,
Dont la mort va bientôt désoler sa famille,
Elle invoque son Dieu ! cours la rendre au bonheur !
Image de ce Dieu, sois aussi son sauveur ;
Et, foulant à tes pieds la fortune ennemie,
Va garder du cercueil son espoir et sa vie.

La valeur, les talens, dont on fait vanité,
N'acquièrent de l'éclat que par l'Humanité :
Cette fille du Ciel embellit la nature ;
Dans ses champs dépeuplés ramène la verdure ;
Protège l'orphelin qui languit au berceau,
Lui prodigue son lait et l'arrache au tombeau ;
Au milieu des horreurs de la guerre civile,
Nourrit ses ennemis renfermés dans leur ville !

C'est peu pour son ardeur : elle franchit las mers,
Va chercher en Afrique un vieillard dans les fers
Pour le rendre à la France, à sa chère patrie !
Aux beaux jours, à son fils, à sa femme chérie
Non, jamais Montesquieu ne m'a paru si beau,
Qu'assis près de Robert dans un obscur bateau !
Cette page immortelle écrite dans l'Histoire,
Bien plus que son génie ennoblit sa mémoire :
Il poussa la vertu jusqu'à l'austérité :
Ce trait peut balancer toute l'Antiquité !
O combien les César, les Brutus, les Pompée,
Ont acquis moins de gloire en tirant leur épée !

Un médecin qui joint au talent les vertus,
Verra tous ses rivaux dans la poudre abattus,
Et doit laisser au loin, dans la noble carrière,
L'Esculape inhumain qui ne veut qu'un salaire.

EPITAPHE.

Le passant, qu'attendrit rarement la jactance,
Ne verra point ici, pour leurrer sa croyance,
Tous ces vains appareils dont triomphe le Temps.
Seulement une croix attteste que la terre
A caché loin des yeux et des bras d'une mère,
Son fils, l'appui de ses vieux ans !

A M. C. LÉPOUZÉ.

Aujourd'hui la mission des strophes suivantes est celle de l'acteur qui se présente sur l'avant-scène pour annoncer au public un ouvrage nouveau. M. Constantin Lépouzé devant bientôt doter notre pays d'un volume de ses traductions d'Horace, quel est celui de mes lecteurs qui ne verra pas avec plaisir reparaître ici l'éloge que les belles productions d'un homme aussi modeste qu'éclairé, lui ont naguère mérité dans mes vers ?

Deux mille ans, sous ta plume, ont tout le coloris
Qu'on voit briller au Ciel sur la robe d'Iris.
De ta lyre esthétique,
Tel est l'effet magique.

Comme Pygmalion, dans ses divins travaux,
Par son art anima la pierre des tombeaux,
De tes vers la jeune harmonie
Du vieux barde latin ravive le génie.

Ton style est tellement imprégné de fraîcheur,
Qu'en le compulsant, le lecteur
Prend le favori de Mécène
Pour un chantre nouveau des rives de la Seine.

A MA MUSE.

> Tyr, ville opulente et superbe, les monuments de ta gloire ne m'attirent plus : j'ai perdu le plaisir que je prenais à les contempler !
>
> Le marbre sort froid de mes mains ! Ne cherche plus, ô Pymalion, à faire des dieux : tu n'es qu'un artiste ordinaire !
>
> Et vous, vils instruments qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez loin de moi!
>
> J.-J. Rousseau.

Aujourd'hui je suis triste !... A mon sombre génie
Sont les sylphes, ce qu'est une glace ternie
        A la femme jeune et jolie.

Quel Gnome m'a couvert de cet épais manteau
Qui pareil au linceul noirci par le tombeau,
Me tient enseveli sans vigueur et sans vie ?

Muse, viens réveiller de ce sommeil de mort
Le barde qui peut-être eut tort
De briser sa cithare en doutant de ton aide.

Tu sais que tout mortel, quand son sein est si tiède,
Sans tes sages avis,
Ne saurait pénétrer jusqu'au sacré parvis

De ce temple élevé sur la noble colline,
Et dont la prêtresse divine
Au lieu de flots d'encens, pour raviver nos cœurs,

Nous verse les rares douceurs

Du seul bien qu'on découvre au désert de la vie ;
L'oasis où notre ame a trouvé sa patrie :
La consolante Poésie !

LE MONT ETNA.

Je dirai au lecteur que je n'ai jamais vu l'Etna ni de près, ni de loin, et que par conséquent la pièce suivante n'est que l'œuvre de mon imagination, une pure rêverie, que j'ai cru devoir faire précéder de ces quelques mots d'avertissement, à cause de ce vers :

Je vois briller d'ici comme un casque de flamme.

Nous sommes dans un siècle où la critique qui s'exerce contre les poètes est si sévère et *judicieuse*, que quelque correspondant du Courrier des Etats-Unis ne manquerait pas sans ce préambule, de s'armer d'une toise, (comme on l'a déjà fait au sujet d'un de mes couplets sur l'océan et la cataracte du Niagara), et de mesurer à un pouce près, la distance qui sépare la Sicile de la Nouvelle-Orléans, pour s'assurer si j'ai bien pu voir le mont Etna de si loin. Les réflexions comme celles du journal de New-York sur ma chanson, m'égayeront toujours : seulement je suis fâché, à cause de l'espèce humaine, qu'elles me découvrent qu'il est encore des hommes pour lesquels la pensée et la poésie sont sans ailes et sans yeux, et qui voudraient que toutes les muses fussent comme la leur ; c'est-à-dire : culs-de-jatte, aveugles, et sottement frictionnées de positivisme. C'est pour ces hommes-là que Milton a dit :

Plant eyes in my mind.

On pourrait ajouter :

Pour heat in my breast.

Sur le front de l'Etna, pour transporter mon ame,
Je vois briller d'ici comme un casque de flamme !
C'est l'Achille géant de tous ces monts de feux
Que l'œil du voyageur découvre dans les cieux ;

C'est ce fils de Thétis, cent fois plus poétique
Qu'il ne le fut jamais dans un chant homérique ;
C'est Ajax furieux, défiant Jupiter,
Et lançant comme lui mille foudres dans l'air.

Que ce mont est fertile en nobles jouissances !
Qu'il rappelle à nos cœurs de grandes souvenances !
C'était là que jadis l'ingénieux Vulcain
Poétisait le fer sous sa divine main.
Oui, ce fut dans les flancs de cette tour ardente,
Qu'il façonna longtemps cette armure puissante
Devant qui, des Troyens devait un jour ployer
Ce héros qu'ils nommaient leur plus ferme pilier.
Armure qui tàrit la palette d'Homère !
O quels beaux chants, Etna, sont dus à ton cratère !

Mais que dis-je ? aurais-tu besoin des vains pinceaux
Des mortels pour nous faire admirer tes tableaux ?
Quels poëmes encor fourmillent sur ta tête,
Etalés au regard par la main du POETE
Qui d'un mot te posa sur ton socle orgueilleux !
Pyramide immortelle au Grand Caire des cieux,
Du vieux fils d'Abraham tu simules l'échelle
Par laquelle on montait à la voûte éternelle.

De ton front l'on entend ces concerts ravissans
Que font les harpes d'or et ces seins frémissans
Dont jamais les accens n'ont frappé notre oreille.
Cent fois je te gravis quand la nuit je sommeille,
Sourcilleux marche-pied, où tout cœur fier et haut
Court chercher, pour vibrer, l'aliment qu'il lui faut !

Oui, pour moi, qui préfère aux rayons de l'Aurore
Un ciel toujours noirci que la foudre colore,
La plus douce oasis c'est le sombre appareil
De ton front, qui combat la clarté du soleil !

Pour un poète, Etna, que ta pause est sublime !
J'emploierais tous mes jours à contempler ta cimo,
Phare géant qui luit sur ces flots ténébreux
Que l'ame doit franchir pour passer jusqu'aux cieux !

Un monde de Buffons, la magique faconde
D'un concert des neuf sœurs, ne diraient pas au Monde
Combien ton vaste sein en trésors est fécond
Pour la haute science et le barde profond,

Si des faibles mortels le trop faible génie,
Pour orner du savoir la sublime patrie,
Pouvait plonger jamais dans ton gouffre brûlant,
Et glorieux Phénix et Colomb si puissant,
Revenir au soleil, aux yeux de l'ignorance,
Etaler le bazar de ta riche abondance !

O que ce pic est noble et qu'il doit faire envie
A toute autre montagne au fulminant génie !
Au moindre mouvement qu'il imprime à son flanc,
Tout frémit, tout s'écroule, et tout rentre au néant.
Le ciel, l'homme et la terre, et l'empire de l'onde,
Sont soumis à ses lois : alors que sa voix gronde,
De ses puissans poumons, des cris pareils aux cris
Que font tous les lions du désert réunis,
Ou cent mille tuyaux des machines latentes
Qui poussent sur les flots tant de quilles tranchantes,
S'échappent pour semer la terreur et la mort !
Alors, malheur à ceux qu'un trop funeste sort
Retient près de ce mont, dont l'humble voisinage
Est couronné de fleurs ! c'est le trompeur visage

De l'Océan, d'abord si calme à tous les yeux,
Et que trouble bientôt l'Aquilon furieux.
Malheur, malheur à ceux que l'Etna, dans son ire,
Poursuit par le pouvoir de sa lave en délire !

SUR LE TOMBEAU D'UNE JEUNE FEMME.

Ceux qui t'ont bien connue, en voyant cette pierre,
Sentiront quelques pleurs rouler sous leur paupière,
Et comprendront l'angoisse et le vide éternel
Qu'a jetés dans mon cœur ton destin si cruel !

ODE

Sur la renommée, et les productions poétiques de

M. G. A MONTMAIN.

A cheval sur la foudre et les vents furieux,
De son aile fouettant l'ouragan, qui des cieux
Lui ravit la lumière,
Voyez la mine altière

De l'oiseau cavalier nous simulant ce dieu
(Dont le courroux exhale et l'orage et le feu),
Alors que dans la plaine,
La querelle troyenne

Le fit jadis descendre en un char fulminant. *
Ce cavalier, c'est l'aigle, au pouvoir si puissant,
Symbole de la gloire !
Dont la vie est l'histoire
Du VENGEUR de Rosbach dans les champs d'Iéna,
Ou de CELUI qui fit les beaux vers de *Cinna !*

Au sein d'un lac paisible, à l'onde miroitante,
Où le soleil blanchit la perle étincelante,
Sous un arc triomphal par Iris diapré,
Se pavane l'oiseau dont le règne doré
Représente celui de Numa, quand à Rome
Le bonheur de chacun émanait d'un seul homme.

Pacifique habitant d'un rivage embaumé
Par l'haleine des fleurs dont il est parsemé,
Dans une anse où Zéphir courtise l'ancolie,
Le cygne, à petits coups, boit le miel de la vie.

* Que dites-vous de cette descente-là, M. le correspondant du Courrier des Etats-Unis ? vous souvenez-vous de l'avoir lue dans Homère, ou bien ne serait-ce ici qu'une chute que ma muse vient de faire, en voulant ajouter un nouveau tableau à l'Iliade ? Pour t'en assurer, allons, Zoïle, fais ton métier, va refeuilleter Homère.

Sa mollesse pourtant n'exclut point la valeur.
Sous ce manteau neigneux qui nous cache son cœur,
Bouillonne le courage, et la plume éloquente
De Buffon, nous apprend sa manœuvre pressante
Alors que le vautour, trompé par sa douceur,
Vient de ce sybarite éprouver la vigueur.

Si, comme Fabius, l'olive le décore,
Il porte aussi la guerre ! en son ame sonore
L'honneur vient réveiller d'énergiques échos,
Et souvent la victoire échoit à ce héros.
Ne fut-ce pas jadis sous sa noble figure
Que Jupiter forma la puissante nature
De ces frères jumeaux dont la Fable a cent fois
Redit à l'Univers la gloire et les exploits ? *

Comme l'aigle, le cygne est donc aussi l'emblême
Du RENOM, qu'aujourd'hui j'ai choisi pour mon thême.
C'est ce noble Romain, ce glorieux bouvier **
Qui, pour vaincre, saisit le glaive et le cimier,

* Castor et Pollux, les deux fils *ovipares* de Jupiter et de Léda. Note pour l'intelligence du correspondant du Courrier des Etats-Unis.

** Cincinnatus. Note pour l'intelligence du correspondant du Courrier des Etats-Unis.

Puis revient sous son toit que le chaume décore.
C'est Molière, ou Parny, qui pour Eléonore
Réveille sur son luth des accords si brillants,
Et dont Béranger même exalte les doux chants.

Mon œuvre est accomplie.

En peignant le génie,
La gloire et le renom,
Mon débile crayon,
D'un "frère en poésie,"
Dans l'un de mes tableaux,
A tracé les travaux,
Et payé pour ma muse une dette sacrée, *
Sans que la vérité pût être déplorée.

* Allusion à de forts jolis couplets que M. Montmain m'envoya à l'époque de la publication de mon premier volume de poésies, et dont j'apprécie surtout ces deux vers :

Malgré les sots, chantez et que toujours
Votre pays trouve en vous son poète.

Malgré les sots ! c'est-à-dire malgré ces êtres qui vivent, parce que les mouches et les vermisseaux vivent aussi ; ces hommes dont l'existence est si dégradante pour l'humanité ! ces esprits bornés et impuissants, qui n'ayant jamais rien pu produire, qui ne pouvant rédiger le moindre opuscule, sont pourtant assez petits et assez éhontés pour critiquer quelquefois, par envie, les essais de l'écrivain qu'ils ne comprennent pas, et qui les écraserait, s'il leur posait dans l'occasion, la plus simple question sur ces premiers principes, ces éléments indispensables d'éducation, sans lesquels on ne peut jamais goûter et apprécier les productions du génie, et que tout homme qui sent sa dignité, ne néglige jamais de maîtriser, pour pouvoir se présenter sans rougir parmi ses pairs, et marcher tête levée dans le Monde.

Maintenant le lecteur dira de ces portraits,
Si du barde dépeint il consulte les traits,
Lequel fait au regard mieux saillir son image :
Ces croquis ont tous deux emprunté leur visage
D'un carmin dont la Gloire a jaspé mon pinceau !
Qui peut en signaler le plus noble et plus beau ?

POUR LA FETE D'UN AMI.

L'insuffisance des à-propos et du discours. La pensée et le cœur toujours au-dessus de l'expression dans les productions de l'esprit.

N'est-ce pas arracher le sceptre au sentiment,
Que de prétendre, ami, lorsqu'il s'agit de l'ame,
Que nous pouvons par un discours équivalent,
Exprimer tout ce qui l'enflamme ?

Le barde qui le dit dans son anomalie,
Lui-même, de son cœur fait-il que le volcan
Décharge sur son luth et la foudre et la vie ?
De Boileau vante-t-on l'élan ?

Voit-on le marinier, dans les flots d'un torrent,
Promener son esquif et sa rame impuissante ?
Comme ces flots, mon cœur, qui règne en conquérant,
Brise ma plume chancelante !

Mais il reste à tous ceux qui comme moi prétendent
A la noble amitié plutôt qu'à de vains mots,
Des faits réitérés, qui toujours sous-entendent
Plus que l'esprit d'un à-propos.

A MON AMI THEARD.

La plante languissait sous une épaisse nue
Qui cachait sa cime inconnue ;
A présent qu'un rayon est émané du Ciel
Pour raviver sa sève,
Sa tête se relève,
Et l'abeille en ses fleurs vient pomper un doux miel !

Du mérite ignoré c'est l'image fidèle :
Pour ressortir il faut qu'un reflet du soleil
De la Fortune (hélás ! pour lui souvent rebelle),
Lui donne enfin l'éveil.
Si la lueur paraît, le talent étincelle ;
Et bientôt, par ses efforts,
Du savoir, pour nous tous, s'épandent les trésors.

NAPOLÉON A SAINTE-HELENE.

A M. ALBERT HOA.

Bien qu'il ne soit pour nous qu'une seule patrie,
Bien que dans notre sein l'impulsive magie
Du CIVISME et des ARTS, eût dû depuis long-temps
Nous réunir cent fois pour grandir * nos élans,

* Que dira l'Aristarque du Courrier des Etats-Unis ? Je viens de faire actif un verbe neutre ! et, dans ma satire intitulée : Encore les hommes et leurs méfaits ! au lieu de : *j'ai hâte de*, &c., j'ai dit dans ce vers :

Aussi, comme j'ai hâte à gagner ma retraite !

Heureusement que dans le premier cas l'exemple de Madame de Staël et de Hugo milite en ma faveur, et dans le second, celui de Barthélemy, un des poètes les plus corrects de notre époque, qui dans ses vers, fait au besoin précéder tous les verbes de la préposition à. Heureusement aussi pour moi, qu'aux yeux des hommes de talent et de goût, les chauves-souris de la littérature comme le correspondant de la feuille de New-York, ne tiennent pas au grand jour, au soleil éblouissant des noms aussi prestigieux que ceux que je viens de citer pour justifier l'emploi que j'ai fait de quelques parties du discours.

Ah ! Messieurs les épilogueurs et *philologues !* vous râlez d'envie et de colère, vous haletez comme une meute fatiguée, lorsqu'après vous être

Toutefois ce ne fut qu'hier, pour me complaire,
Qu'un fortuné hazard fit crouler la barrière
Qui jusqu'ici s'était élevée entre nous.
Je t'entendis : je vis que pour les mêmes goûts
Et les mêmes pensers, le ciel nous a fait naître,
Et je me réjouis, enfin de te connaître.

Quand le GRANDIOSE eut désaltéré nos cœurs
Aux flots délicieux des plus nobles ardeurs,
Quand nous eûmes bientôt sur un mode énergique
A l'envi parcouru les champs de l'esthétique,
Pour un moment, par moi, devint plus positif
De nos discours brûlants le topique impressif.

si inconsidérément bercés de l'espoir de ne trouver parmi nous que des sauvages, et de raviver aux ténèbres de notre esprit le flambeau de votre génie (si pâle dans votre patrie), vous voyez quelquefois spontanément jaillir de la plume des Louisianais, des compositions où la verve et l'imagination dominent, pour produire sur vous l'effet de la gorgone, et renverser le présomptueux échafaudage que vous aviez si follement érigé à l'avance sur l'atonie et l'ignorance du Nouveau Monde. Désillusionnés que vous êtes alors, il ne vous reste plus qu'une ressource : c'est de maculer tout ce qui est au-dessus de votre intelligence dans les œuvres de vos supérieurs.

Admirez le ton suffisant qu'assument ces intrus du Parnasse, ces hommes qui, lorsqu'on en parle, font excuser au lecteur jusqu'à la prolixité des discours les plus fastidieux sur leur impéritie et leur extravagance, ces

Au moins, nous aurons vu (te dis-je) en notre vie,
Trois grands évênements marqués à la vigie
Du Temps, qu'il n'offre pas souvent en deux cents ans:
L'affreux fléau de l'Inde aux ravages puissants,
Les trois jours de Juillet, et la grande anarchie
Du commerce en tous lieux réduit à l'agonie.
Nous aurons vu de plus la mort de l'homme-dieu !
Repris-tu : ce grand nom vint attiser le feu
Que les TROIS JOURS avaient rappelé dans notre ame,
Et l'entretien pour nous réassuma sa flamme.

Napoléon ! ! ! ... Toujours comme un puissant levier
Ce nom prestigieux doit donc faire ployer

censeurs (comme on ne saurait pourtant trop le répéter), qui n'ayant jamais pu produire un seul beau vers en leur vie, s'arrogent si souvent le droit de régenter et de conseiller les poètes. "Faites cela (disent-ils) et vous réussirez." Ne dirait-on pas que c'est une PUISSANCE qui vient d'émettre son opinion ? ne dirait-on pas que c'est Barthélemy lui-même qui vient de faire entendre sa voix ?

Ecoutez, Messieurs les *omniscients*, les beaux vers de Hugo sur l'homme de génie en butte à vos attaques et à vos béjaunes :

En vain vos légions l'environnent sans nombre,
Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
A la fois tous vos fronts ;
Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles,
Comme un char en passant couvre le bruit des ailes
De mille moucherons !

Ce pauvre correspondant du Courrier des Etats-Unis ! qu'il prie Dieu

Nos têtes, que surcharge aussitôt la pensée
Lorsqu'à le prononcer toute bouche empressée,
Le fait pour quelque temps vibrer dans notre sein
Comme pendant la nuit les accents d'un tocsin !

Napoléon ! ! ! ... Alors de son heure dernière,
De sa mort, qu'un poète ose appeler vulgaire,
Nous parlâmes bientôt, et tu dis comme moi,
Que jamais à Paris, alors qu'il était roi
Et que de vains honneurs nous dérobaient sa tête,
Il ne fut aussi grand que placé sur le faîte
De cet affreux rocher, qu'en découvrant depuis
Le voyageur salue en jettant mille cris !

que je n'aille jamais à la postérité ! car mes productions l'y traîneraient infailliblement à la remorque avec elles, pour lui faire partager l'immortalité de ceux qui figurent dans les pages énergiques où l'on découvre le Pamphlet des pamphlets, et qui, comme Caïn, ou cette poignée d'hommes par la main desquels se creusa le GRAND TOMBEAU et que l'on voit encore figurer sur la terre comme une pyramide vivante de la volonté d'un Dieu, doivent, d'âge en âge, offrir aux regards insatiables de toutes les générations, le sceau *réprobatif* et ineffaçable que Paul Louis Courier, avec son génie et le fer rouge de son indignation, leur a si profondément imprimé sur le front !

Quel relief éclatant ! plus beau que la victoire,
Qu'une grande infortune attachée à la gloire !
Et puis, nous l'avons pu contempler de plus près
Ce géant, dont jamais nous n'aurions vu les traits,
Sans le sort qui le vint niveler à la terre,
Pour qu'en l'examinant notre faible paupière
Ne fut plus éblouie aux rayons du soleil
Qui formait de son front l'éclatant appareil.

Mourir au champ d'honneur, nous a dit le vulgaire,
Etait ce qu'il fallait pour clore la carrière
De l'homme d'Aboukir, d'Arcole et d'Austerlitz,
Qui préféra l'exil et des jours avilis
Au trépas glorieux qu'aurait dû dans la plaine
Chercher avidement le plus grand capitaine.

Mourir par le canon, aux assauts d'un combat,
C'est le sort trop fréquent du plus *mince* soldat ;
Si le courage seul eût distingué cet homme
Digne des plus beaux jours de la Grèce et de Rome,

Son immortel renom serait par trop commun ;
Car pour cette vertu, l'on eût pu voir chacun
De ses fiers partisans devenir son émule.
Mais la seule valeur a-t-elle fait Romule ?
Il fallait un pouvoir plus vaste et plus puissant,
Pour que Napoléon, ce fondateur plus grand,
Après avoir vaincu les rois par son épée,
Ne vît pas une plus noble gloire trompée.
Infaillible penseur, politique profond,
La science et la guerre ennoblissaient ce front
Que le ciel avait fait pour agrandir la terre !
Mais qui *dégénéra par la mort du vulgaire.*
Qui l'a dit ? Lamartine, un royaliste auteur,
Un homme dont le nom est plus haut que son cœur,
Un langoureux trouvère à la rime irisée.
Waterloo devait seul, dans sa faible pensée,
Du plus fier des mortels devenir le tombeau,
Quand Sainte-Hélène a fait de son sombre pinceau
Ressortir encor plus cette grande figure,
En jetant un manteau sur la noble peinture !

Pour cet homme étonnant, tout dut être étonnant :
Le trépas d'un soldat n'était pas assez grand

Pour celui qui fut plus qu'un soldat et qu'un homme,
Et qui fit pour nous tous de la gloire un fantôme :
Car comment y prétendre après Napoléon,
Quand tout est écrasé par le poids de ce nom!

HOA, tu l'as comprise, en ton ame élevée,
Cette mort du GEANT, pour lui seul réservée !

L'AMOUR.

L'amour est pour le cœur de l'homme de génie,
Le soleil pâlissant qui luit en Sybérie,
Ou le repas que fait à la hâte un soldat,
Quand l'appel du tambour le réclame au combat.

Gay-Lussac dépassant le condor dans la nue,
Humboldt qui dans les cieux nous semble une statue,

Après qu'un long voyage, enfin, jusqu'au sommet
Du fier Chimborazo fait surgir son aspect !
Dans leur vol, pensaient-ils, comme une folle tête,
A Cythère, à Vénus, à la taille bien faite
De la femme qui vient réveiller un désir
Qu'un grossier aliment se hâte d'assouvir,
Pour nous faire aussitôt reculer à la vue
De nous-même, en pensant qu'en notre sein se rue
L'animal sur l'esprit, qu'il a persuadé
De le suivre en l'égoût, pour être dégradé ?

Lélia, gloire à toi ! gloire à l'ame limpide
Qui, sans avoir jeté sa dépouille putride
Au rapace cercueil qui la doit dévorer,
S'élance de la terre, et, pour mieux savourer
L'amour dans sa primeur, vers la voûte éthérée,
Va boire avec un ange, en la coupe dorée
Du Plaisir, sans jamais qu'au nectar précieux
Se mêle ce dégoût qu'un sein voluptueux
Appelle, quand il va dans une source impure
Polluer de Vénus la mystique ceinture !
Alors, adieu pour lui l'appareil éclatant
Qu'en songe il contemplait ! adieu le feu puissant

Qu'une épaisse fumée a fait tomber en cendre,
En chassant pour toujours la vive salamandre
Qui seule entretenait le céleste flambeau
De l'Amour, dont l'autel n'offre plus qu'un tombeau!

O qu'il est un trésor bien plus digne d'envie,
Une ivresse plus pure, une rare magie
Dans le cœur élevé, par la Gloire doté,
Quand le talent pour lui rompt de la volupté
L'écluse, et qu'il le fait palpiter dans l'extase,
Pour jeter dans sa vie une éclatante phase
D'un bonheur qui pâlit le pompeux avenir
Qu'un Arabe a fondé sur le sein du Plaisir !

Amour, que sont pour moi tes menteuses caresses,
Tes ébats si grossiers, tes honteuses faiblesses ?
Quand mon luth sous mes doigts frémit comme un coursier,
Ou le timon étreint par le fier nautonnier,
Alors que le vaisseau dans sa route neigeuse,
Mugit, bondit, et court sur la vague orageuse,
Au milieu de la foudre, et des luisants serpents
Dont l'éclair vient fouetter tous les fronts pâlissants !

Ce tableau peut lui seul représenter ma vie !
La mer fut toujours haute et la nue assombrie
Pour mon génie inquiet, qui, heurtant un cercueil,
Et dans l'amour cherchant un port contre l'écueil,
Trompé par la tempête, en sa course fatale,
Aborda sur la rive au sein du cannibale !

O mon luth ! si le dieu du soleil et des arts
Cessait de te verser de ses riches bazars
L'accord prestigieux, la divine harmonie
Où se ranime encor, pour ma vie attiédie,
L'étincelle échappée à la DECEPTION
Qui, dans l'amour, bientôt étouffa le brandon
De mon cœur ! que seraient à mes yeux la Nature ?
Du Printemps parfumé la riche chevelure ?
Le voile diapré, la robe de satin
Que l'Aurore revêt dès l'aube du matin ?
L'Océan sur ses bords qui se roule et sanglote ?
L'amour de la patrie, et son drapeau qui flotte,
Quand nos jeunes guerriers inondés par les feux
De l'acier qui les couvre et reflète les cieux,

Contemplent sur son front l'aigle qui dans la nue
D'un nouveau HUIT JANVIER appelle la venue ?
Comment pourrais-je, enfin, dévorer les beaux vers
De ce barde étonnant dont la muse est aux fers,
Depuis que pour de l'or il vendit son génie,
Et de la Liberté macula l'effigie ?

LE CREDIT.

Scènes burlesques de la rue d'Orléans.

C'est en vain qu'on voudrait fronder comme un sophisme
La triste vérité de ce vieil aphorisme :
Qu'il nous faut quelquefois proscrire le crédit,
Ou bien dans l'amitié supporter un conflit.

Le chasseur attardé, dont la corne est sans poudre,
Alors qu'il voit sur lui fondre, comme la foudre,
Un monstre furieux, éprouve moins de peur
Qu'un créancier n'en fait au pauvre débiteur :
Or, la crainte est souvent de l'absence suivie,
Et jamais l'amitié ne lui fut asservie.

Voilà pourquoi Shakspeare, en ses divins essais,
Nous défend d'emprunter, ou de prêter jamais.*
Non, jamais on ne doit, fût-ce pour une obole,
Admettre d'un ami la fragile parole.

Le comptant ! le comptant ! est à tout trafiquant
Ce qu'est au libertin une vierge au sein blanc !
Au chantre délirant, une ode flamboyante ;
A l'ivrogne, un julep, et la brise enivrante,
Au voyageur froissé par l'ardeur du désert,
Assis près d'un ruisseau, sous un beau chêne vert,
Tandis qu'un doux cigare, à la cape embaumée,
Répand autour de lui sa blanchâtre fumée !

* "Neither a borrower nor a lander be,"
"For loan oft loses both itself and friend."

Hamlet a dit : "Doutez de la nuit et du jour,
"Doutez de tout au Monde et jamais de l'amour !"
Moi, je dirai : doutez de l'amour et de celle
Qui le jure, et demain, peut bien être infidèle ;
Doutez de ce talent qui fit par un ciseau
Saillir d'un bloc obscur des faux dieux le plus beau !
Doutez que l'Amitié, cette fille immortelle,
(Alors que son flambeau secouait l'étincelle
Au cœur de Pythias, son plus fidèle amant),
Exerçat sur ce Grec un magique ascendant !
Doutez du saint respect qu'imprime l'innocence,
Quand les plus vils forbans meurent pour sa défense !
Doutez de la grandeur du HEROS, dont le nom,
De Tacite lui-même eût pâli le crayon !
Doutez des feux du ciel, alors que sur la terre,
Le soleil de Juillet verse à flots la lumière ;
Doutez que Philomèle ait un doux clavecin
Dont les sons enivrants font vibrer notre sein ;
Doutez de la douleur, mais non de la puissance
Qu'exerce de l'argent la magique apparence !

Voyez ce vieux buveur au front chauve et chenu,
Chez Davis, jour et nuit, comme il est bien venu !

Il peut impunément, au milieu du parterre,
Entonner Béranger, ou déclamer Voltaire.
La buvette, où sans cesse on lui verse un *toddy*,
Tressaille de bonheur quand d'un pas alourdi,
Entre mille *piqueurs*, il s'avance en bataille !
Ses cris font aussitôt bondir la valetaille :
Chacun, pour l'applaudir, n'a besoin que d'un mot,
Et quand il a parlé, Berryer même est un sot.

Qu'un autre *bambocheur* (honnête homme, du reste),
Echappé du billard, sans un sou qui lui reste,
Apparaisse à son tour ! à la *barre* accroupi,
Ganymède, pour lui, semble alors assoupi ;
D'Orry, qui le connaît, un laquais en guenilles,
Le reçoit comme un chien qui se mêle à des quilles,
Et, sans quelque courage et l'effroi de son nom,
C'est à qui sur ses os ferait choir le bâton.

Or, du vieux tapageur l'unique privilège,
C'est que sa poche est large, et que Plutus y siège :
Voilà pourquoi toujours au théâtre, au café,
Son regard insolent, par le vin échauffé,

Brille comme l'éclair au fort de la tempête ;
S'il n'avait point d'argent, l'on pourrait voir sa tête
Plier sous le comptoir, et cet homme indécent
Ne trouverait partout qu'un accueil repoussant.

SUR LA MORT D'UN ENFANT.

Pour l'enfant qu'est-ce que la mort ?
Sous sa faux il joue, il s'endort...

AU DOCTEUR P. A. LAMBERT.

Lorsque dans le nuage il s'abyme et se noie,
Ou lorsque sur la terre il s'abat sur sa proie,
L'aigle, dont le regard recule l'horizon,
Me pourra seul fournir une comparaison
Pour peindre ton talent, ta puissance d'optique
A saisir le diagnostique
D'un mal toujours occulte et qui boit tout mon sang.
Eh que me fait à moi d'un médecin savant
La science admirable,
Si malgré sa jactance, on le voit incapable
De démêler d'abord le trait dont le poison
Me corrode le cœur et trouble ma raison !

Dans de pompeux discours, en pleine académie,
Qu'il aille discuter sa vaine théorie ;
Et qu'il laisse au fourreau son aveugle scalpel,
Pour l'usage éternel
De la main qu'un flambeau dirige en son audace ;
Et dont le pouvoir surhumain,
Comme celui qui fit immortel Dupuytren,
Jamais ne portera le couteau dans mon sein,
Sans que l'œil du génie ait indiqué la place.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Comme on voit de nos prés la riante parure
S'éclipser dans les vents pour changer la Nature,
Ta brillante jeunesse a passé chez les morts !
Mais à ton noir destin un doux penser s'allie :
Du calice emmiellé tu n'as pas bu la lie !
Ta bouche en effleura les bords.

BARTHELEMY.

Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire !
VOLNEY.

Je crois pouvoir tracer en peu de mots l'histoire de cet homme extraordinaire :

Barthélemy, poète :

Le Tacite en vers de la Grande Armée : le Brutus des Français, ne pardonnant qu'à la GLOIRE !

Barthélemy, citoyen :

L'apostat de la Gloire et de la Liberté.

La prostration de ce beau génie vient offrir un grand enseignement au Monde. En corroborant cet aphorisme : "La vertu vaut mieux que le talent" elle nous apprend comme avec la pointe d'un poignard (car quoi de plus cruel que de survivre à sa réputation) ? à toujours veiller sur nous mêmes, à nous retrancher contre les assauts du vice et des passions, afin de ne pas être un jour tentés de sacrifier pour un vil salaire, tout ce que la Nature et l'honneur ont implanté de plus sacré dans le cœur de l'homme.

Chevalier déloyal, il a comme Marmont
(Qu'il avait flagellé) deshonoré son front,
En passant à ces rois qui font à sa patrie
Traîner des jours honteux au sein de l'atonie!

Comme pour leur prouver la folle vanité
D'un DESSEIN que LUI-MEME il aura rejeté,
Et présenter au doigt de leur juste ironie
Des Tell et des Brutus la lâche parodie !

O maintenant où sont ses protestations ?
Son cœur de Béranger qui sourit aux prisons,
Supporte le malheur, et fait avec la lyre,
Comme Banco, se tordre un monarque en délire ?
Son courage jamais fatigué de combats ?
Son sang, dont il est fier, et qu'il ne dément pas ?

VOICI LES PROPRES PAROLES DE BARTHELEMY :

Qui donc peut m'arrêter, rendre ma plume esclave ?
L'indigence ? je l'ai ; la prison ? je la brave.

Dans sa satire intitulée : Le Timbre :

Qu'ils se disent trop grands pour les coups d'un poète,
Leur teint cachera mal la blessure secrète :

Ils auront dans le sein mon formidable écho ;
Je serai pour leur nuit, le spectre de Banco !

Et au commencement de ce paroxisme de son délire :

Rien ne ralentira ma haine, grâce au ciel
J'ai pour l'entretenir un réservoir de fiel !

Quant à la déclaration qui répond à mon dernier vers, je crois avoir lu dans une autre satire de Barthélemy, qu'il ne "démentait pas son origine."

SOUVENIR D'ENFANCE.

A MON AMI CHARLES BAYON,

Sur sa première feuille de laurier au collége d'Orléans.

Ami, tu fais mentir l'observation faite
Sur tout collégien, quand sur sa jeune tête,
Au milieu des bravos d'un public transporté,
L'on dépose à l'envi l'accessit mérité.

" La gloire qu'on acquiert aussi jeune est trompeuse;
(Se dit le philosophe en son ame rêveuse),
Peut-être sur ce front que nous voyons ployer
Sous le faix du laurier,

Un jour, n'apparaîtra que la mince ficelle
Dont on avait tressé la couronne immortelle :
Et lc rameau touffu d'un triomphe charmant
Ne sera plus qu'une vile poussière.
Quelquefois l'homme dément
Ce qu'avait promis l'enfant ;
Tout, à cet âge, est un profond mystère."

Cependant tu grandis sans qu'il en fut ainsi :
Car ta palme grandit aussi,
Et reflète aujourd'hui sa verdure première.

LE JOUR LUIT !!!...

Le jour luit !!!... Ah ! je cours porter mon cœur morose
Aux pieds blancs du matin !
Baiser son front de vierge, et savourer la rose
Qu'exhale son doux sein !

Quelle terrible nuit !... Un volcan de sa lave
Labourait mon cerveau !
C'est le vers, pour saillir, qui broyait toute entrave,
Comme fait un marteau !

—Quoi ! la nuit ? —Hélas ! oui ! même quand je sommeille
Ce démon me poursuit !
Parfois je vois par lui la figure vermeille
D'un ange qui me suit !

Mais plus communément, par le crime agitée,
Un poignard à la main !
M'apparaît de Macbeth l'épouse tourmentée,
Ce RICHARD féminin !

Elle est là, l'œil cloué sur la lente pendule,
Appelant le moment
De marcher vers Duncan comme une tarentule,
Pour pomper tout son sang ! *

* Le lecteur voudra bien se rappeler que ce n'est ici qu'un songe que je relate; car tout le monde sait que c'est Macbeth lui-même qui frappe la victime. Toutefois, dans cet attentat, Macbeth (comme dit Dumas, en parlant de Delmar et de Robespierre), est comme un bras que sa femme met au bout du sien, pour atteindre jusqu'à l'appartement où repose le vieillard; car c'est véritablement Lady Macbeth qui tue Duncan. Voyez comme elle est d'abord transportée de joie, lorsqu'au premier acte de cette tragédie, un de ses gens lui vient apprendre que le roi doit bientôt devenir sor hôte !

Thou'rt mad to say it!

Dit-elle. Puis, un instant après, lorsqu'elle est seule, entendez-la s'écrier:

The raven himself is hoarse,
That croaks the fatal entrance of Duncan

Le palais est désert !... Point de bruit sous sa voûte !...
Mais l'*hyène* est debout !
Elle sait qu'elle est seule ! et pourtant elle écoute....
Tout dort, dit-elle, tout !

Tout dort ! mais nous veillons, moi, mon glaive qui brille
A défaut de fanal !
L'ambition, le trône, et la boiteuse aiguille
Dont j'attends le signal !

Under my battlements. Come, come, you spirits
That tend on mortal thoughts, unsex me here;
And fill me, from the crown to the toe, top-full
Of direst cruelty ! make thick my blood,
Stop up the access and passage to remorse;
That no compunctious visitings of nature
Shake my fell purpose, nor keep peace between
The effect, and it ! come to my woman's breasts,
And take my milk for gall, you murd'ring ministers,
Wherever in your sightless substances
You wait on nature's mischief ! come, thick night,
And pall thee in the dunnest smoke of hell !
That my keen knife see not the wound it makes;
Nor heaven peep through the blanket of the dark,
To cry: hold ! hold !

Il y a toute une réputation de poète dans cette invocation: combien d'écrivains, au prix de leur meilleur ouvrage, voudraient avoir fait ces quelques vers ! ce pauvre Voltaire, qui n'aimait pas Shakspeare; je le crois bien: aime-t-on jamais ceux que l'on craint ?

L'heure sonne.... le *monstre* et bondit et s'écrie :
Roi, ne l'écoute pas !
Car le ciel ou l'enfer est la seule patrie
Où te jette ce glas !

Elle a fui.... mais bientôt reparaît cette femme,
Invoquant l'Océan :
Ah ! pourrait-il blêmir sur mes mains, dit l'infâme,
Le sang VIF de Duncan ?

Puis, mon vers me fait voir la vertu, qui sommeille
Dans un humble tombeau !
A ses rêves, souvent, je vais tendre l'oreille
Pour saisir quelque écho :

Car je voudrais savoir, dans mon sombre délire,
Si la plus noble fleur,
Comme le dit Hugo sur sa magique lyre, *
Est moins riche en saveur

* Voici les vers de Hugo, que j'ai extraits de son dernier ouvrage intitulé : Les voix intérieures. Ce sont surtout des productions comme ce sublime

Qu'un cercueil repoussant où gît un corps putride,
Ou quelques pâles os !
Et si la Mort exhale un ange au cœur limpide,
Ce parfum des tombeaux !

Mais ma lyre se tait, car le jour se colore ! ! !...
Effaré, murmurant,
Je me lève soudain pour revoir de l'Aurore
Le visage enivrant !

Pour courir boire l'air, et chasser, dans la plaine,
Aux reflets du soleil,
De mon front fatigué l'ombre encor qu'y promène
Un soupir du sommeil !

dialogue entre la tombe et la rose, qui m'empêcheront d'être taxé d'exagération, quand je comparerai l'auteur des Feuilles d'Automne à Shakspeare.

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours ?
La rose dit à la tombe :
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ?
La rose dit : — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit : — Fleur plaintive,
De chaque ame qui m'arrive
Je fais un ange du ciel !

Le jour luit !!!... Ah ! je cours porter mon cœur morose
Au pieds blancs du matin !
Baiser son front de vierge, et savourer la rose
Qu'exhale son doux sein !

MALHEUR A QUI M'OUTRAGE !

Malheur à qui m'outrage, et que la RETENUE
M'empêche d'assaillir dans ma colère nue !
Car mon cœur garde tout : ce n'est point l'océan,
Où s'efface bientôt le choc de l'ouragan ;
C'est le rocher tronqué par la foudre, et qui porte
Sa blessure toujours, comme lui-même, forte !



NAPOLÉON.

Né comme l'aigle altier, sur un roc solitaire
Assailli par les flots et les feux du tonnerre,
Poussé dans son essor par un Dieu tout puissant,
On le verra régner comme l'oiseau géant !
Lui, chef d'un peuple fier, doit, dans ses destinées,
Ebranler sous ses coups vingt têtes couronnées !
On proscrira cet homme, et l'Angleterre enfin
N'osant plus le combattre, en sera l'assassin !



LE POSITIVISME DE L'AGE.

S'il importait à mes lecteurs de savoir quelle est la pièce de ce volume que j'ai composée dans toute la plénitude de l'inspiration, je leur dirais que c'est celle-ci. Je l'ai écrite "avec mon cœur" dans un moment où mes yeux, après avoir contemplé les plus belles phases de ma vie, poursuivaient tristement dans le lointain, le funèbre et rapide quadrige du Temps, emportant avec lui mes si chères illusions !

Qu'est devenu pour moi le parfum de la vie ?
Où sont mes jours si beaux d'amour, de poésie ?
Maintenant, pour mon front, quel ciel incandescent !
Qui me délivrera de son joug si pesant ?

Qui pourrait raviver mon ame défaillante ?
Qu'est devenu ce souffle, à l'aile caressante,
Qui la faisait vibrer comme un doux clavecin
Ou l'enivrante voix de l'oiseau dans le sein
De l'arbre, qui s'anime à son divin ramage,
Et dont nous entendons le verdoyant feuillage
Frémir, comme au désert le pilier de Memnon,
Quand il répercutait des faux dieux quelque son ?

De mon cœur qui fait choir la voile avec sa flamme,
Quand il ne sille pas, lui, par la faible rame ?
Maintenant, le vaisseau, sur la vague endormi,
S'il s'agite parfois, c'est sous un reste ami
Du vent qui ne fait plus tressaillir sa carène,
Et qu'on voit seulement le long de la misaine,
Comme un autour blessé, lentement se traîner.
Le nautonnier, en vain, ne fait que promener
Son œil à l'horizon, pour implorer la nue ;
Sur ses gonds acérés alors que se remue
Le gouvernail encor, ce n'est que pour froisser,
Comme un pesant battant qu'on viendrait de pousser,
La barque, qui sourit à l'effort inutile,
Quand elle voit partout l'océan si tranquille !

Ah ! puisse revenir, sinon le doux zéphyr,
De l'Aquilon, du moins, le ravivant soupir,
Pour faire bruire encor l'étourdissant tonnerre
Des flots, que j'aime mieux revoir dans leur colère,
Que ce calme effrayant, plus voisin de la mort.
Oui, reviennent plutôt tous ces vents dont l'effort
Sait creuser dans la mer une effrayante tombe,
D'où sort, comme un fantôme, une géante trombe,
Pour glacer tous les cœurs d'épouvante et d'horreur,
Quand on l'entend crier, en s'approchant : Malheur !

Oui, des flots je veux voir la sauvage hirondelle,
Comme cet animal à l'homme si fidèle,
Suivre encor du vaisseau la poupe qui s'enfuit ;
Je veux revoir au ciel la foudre qui reluit ;
Je veux entendre encore au sein de la tempête,
Les cris des mariniers, et la haute trompette
Du pilote hardi, dont le commandement
Perce à travers le bruit de la vague et du vent.

Alors, mes doigts encor pourront toucher la lyre !
Alors, je secoûrai pour un noble délire

L'apathique sommeil dont à mes propres yeux
Je rougis trop souvent dans mon cœur orgueilleux ;
Alors, comme Richard, mais pour un plus beau thême,
Je pourrai m'écrier : je suis encor moi-même !

Mais hélas ! je crains bien que ce calme effrayant
Qui règne dans mon sein, ne vienne pas du vent
Qui s'absente un moment, puis revole à l'antenne
Pour gonfler tout-à-coup la blanchâtre misaine !

Peut-être il me faudrait plutôt l'attribuer
A l'AUTAN qui deux fois ne vient point se ruer
Contre le mât vivant où pendant trente années
S'exerça son effort : ses ailes, prosternées,
Ne se relèvent plus après ce long transport !
Peut-être dans mon cœur l'ENTHOUSIASME est mort !
Peut-être trop usé par la marche forcée,
Ce soldat n'a-t-il plus qu'une ardeur émoussée
Quand encore il entend retentir le canon,
Et que les ennemis noircissent l'horizon.

O j'ai trop abusé de la divine flamme !
Un rien, pendant un temps, l'éveillait dans mon ame ;
A force de brûler le flambeau s'est éteint.
Maintenant, à mes yeux l'univers est déteint.
J'ai tout vu de trop près ! La vie est la peinture
Qui relève de loin la trompeuse figure
D'un rideau de théâtre et des autres décors :
Ces applaudissements et ces brillants transports
Qu'à leur vue, on entend éclater au parterre,
Comme eux, ne tardent point à tomber en poussière,
Lorsque le spectateur, dans son avidité,
Veut trop s'en approcher pour mieux voir leur beauté.
Je suis ce spectateur ; j'ai détruit mon mirage :
De mon illusion adieu le beau visage !
Ce brillant papillon a perdu ses couleurs,
Et je ne le vois plus errer parmi les fleurs !

Adieu le vrai bonheur avec mes vingt années !...
Mes espérances sont toutes découronnées ;
Pour moi la vie est nue, et mes yeux assombris,
Au lieu d'un beau palais, découvrent ses débris ;
Au lieu d'un colombier tout roucoulant de joie,
Je ne vois que quatre ais, des insectes la proie,

Qui simulent l'aspect de ces hideux tombeaux
Dont la pierre écroulée, au cadavre en lambeaux
Ouvre une large entrée à la rapace hyène,
Qui bondit d'allégresse en la fétide arène !

Eh bien, voilà la vie alors qu'on a trente ans !
O quand un front déjà porte des cheveux blancs,
Que je n'avais jamais bien vus dans ma jeunesse,
Comme il remplit mon cœur de deuil et de tristesse !
Comme il le fait gémir ! En passant près de lui,
Pour son sort, la pitié dans mon ame a relui ;
De ses jours, à mes yeux, se déroule la page :
Heureux qui n'entend point ce sinistre langage !
Malheur, malheur à qui la sensibilité
L'explique, pour flétrir aussitôt sa gaité !

Voulant toujours juger chacun d'après moi-même,
L'histoire de sa vie est un fantôme blême
Qu'il retrace à mes yeux par ses cheveux blanchis,
Et je découvre en lui les coups que j'ai subis.
O mes tristes pensers se succèdent en foule
Quand je vois un vieillard à travers cotte houle

D'hommes que le besoin fait toujours si mouvants,
Pour quérir tous les jours ces grossiers aliments
Dont se repaît le corps, qu'à son tour, la souffrance
Déchire de sa dent ! O mon adolescence !
Reviens à mes regards voiler la vérité,
Qui me fait reculer devant sa nudité !

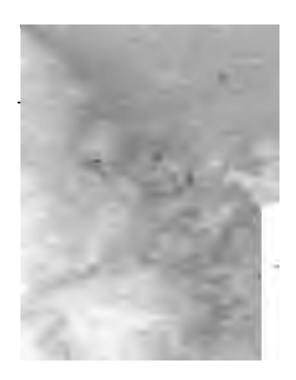
Déjà de temps en temps de l'horrible vieillesse
Le spectre m'apparaît, et répand sa détresse
Sur mon front, où debout veille encor la vigueur,
Mais qui bientôt hélas ! ne sera plus vainqueur.

Cinquante ans ! cinquante ans ! c'est la courte préface
Du tombeau ! De celui qui les compte, la face
Mieux que tout, ici bas, me dit : Il est un Dieu.
Du divin Créateur l'image est au milieu
De ces traits, où l'on voit par des plis sillonnants
Ces tristes mots tracés : J'ai déjà cinquante ans !
Là tout est grave alors, une ombre solennelle
Couvre comme un linceul, pour la voûte éternelle,
Cette tête où pâlit le reflet du soleil,
Et que déjà la mort, avec son appareil,

Entoure, en voltigeant dans son horrible joie,
Pour ne plus la quitter, jusqu'au jour où sa proie
Doit tomber avec elle au milieu d'un cercueil,
Dont l'aspect, à cet âge, est toujours sous notre œil !

O que les livres saints, malgré leur éloquence,
Pour mon cœur pénétrant, sont vides de science
Auprès d'un front rêveur à qui le soc du Temps
Fait dire à mes regards : J'ai déjà cinquante ans !

FIN.



NOTA.

Ce volume, comme le pourra constater le lecteur mémoratif et exigeant, contient quarante-trois pièces nouvelles, faisant en tout environ deux mille vers : quant à d'autres productions déjà connues que l'on y découvrira aussi de temps en temps, elles osent se flatter, les présomptueuses, de pouvoir soutenir aujourd'hui, sans clameur de haro, (dans un ouvrage dont le titre s'harmonie si mal avec elles), une seconde lecture du public, comme ces quelques Feuilles d'Automne que l'on voit voltiger à travers les chants du Crépuscule et les autres chefs-d'œuvre poétiques de Victor Hugo.— Ces pauvres rejetons de ma muse languissaient, depuis dix mois, dans leur frêle barque arrêtée tout d'abord par l'écueil, (car eux aussi avaient un but, eux aussi comptaient sur une étoile qui devait éclairer leur passage à une TERRE PROMISE), quand un beau navire à pleines voiles leur apparut enfin dans tout le luxe de sa mâture, et leur jeta, en passant, son ange-secourable esquif, pour infiltrer en eux une nouvelle vie, et relever leur espoir abattu, en les recevant

bientôt sur le parquet hospitalier et rassurant de sa majestueuse dunette. Ces tristes naufragés foulent donc aujourd'hui un marchepied plus solide et plus splendide, un palais sur la vague ! L'IN-OCTAVO avec sa quasi reliûre, les garantira peut-être de nouveaux dangers auxquels est si souvent exposée la trop vulnérable nudité de la BROCHURE. Dans un siècle où l'habit satiné et artistement façonné l'emporte tous les jours sur des formes d'Apollon et sur la vertu même, cachées sous la veste vermoulue de l'indigence, un livret qui n'est revêtu que d'une vulgaire enveloppe, est également d'un bien faible secours à l'écrivain dont le cœur novice ose encore quelquefois se reposer sur le seul avantage du génie, pour surgir à la gloire.

TULLIUS ST.-CERAN.

Vu le peu d'extension que le typographe avait prescrite à la largeur des premières pages de ce volume, on a été forcé, dans la suite, d'imprimer en caractères plus minimes quelques vers qui ne pouvaient tenir dans la mesure qu'on avait d'abord adoptée ; ce qui, à mon avis, dépare moins le mérite typographique d'un ouvrage, que ces espaces défectueux qui résultent nécessairement du déplacement de la rime, que l'on relègue, ordinairement, en pareil cas, au-dessus de la ligne à laquelle elle appartient.



TABLE.

Les poésies nouvelles sont signalées par un astérique.

TABLE.





